

le phare

journal n° 4

centre culturel suisse • paris

paris • centre culturel suisse
25
ANS

ÉVÉNEMENTS • *SOUPÇONS* DE DORIAN ROSSEL / LES 25 ANS DU CCS EN IMAGES / MUSIQUE • MALCOLM BRAFF AVEC TALVIN SINGH ET SLY JOHNSON / IMPERIAL TIGER ORCHESTRA / SCÈNE • ANÉMONE DANS *LA COMMISSAIRE CHANTANTE*
PORTRAIT • CHANTAL PROD'HOM / ACTUALITÉ CULTURELLE • VALENTIN CARRON / CATHERINE LOVEY / HELL'S KITCHEN



● ... UNE LECTURE SCÉNIQUE / *Affaires privées* de Dominique Ziegler. Le 16 octobre 2009.



● ... UNE PERFORMANCE / *Incidence* par Hassan Khan. Le 22 octobre 2009.

© Eduardo Serafin



© Georg Rehsmeier

● ... UNE EXPOSITION / *Sombras eléctricas*, de Silvie Defraoui. Du 10 octobre au 13 décembre 2009.



© Jean-Marie Sasse

● ... UN CONCERT / Franz Treichler joue *Dada*. Le 10 décembre 2009.



© Eduardo Serafin

● ... DU THÉÂTRE / *Eugène Onéguine* par les étudiants de la Manufacture. Le 28 novembre 2009.



© Eduardo Serafin

● ... DES HOMMAGES / À Jacques Chessex. Le 19 novembre 2009...



DR

... et à Maurice Besset. Le 5 décembre 2009.



© Eduardo Serafin

● ... DU THÉÂTRE / Une Master class avec Krystian Lupa. Du 24 au 26 novembre 2009.



DR

● ... UNE EXPOSITION / *Les plus beaux livres suisses*. Du 24 septembre au 13 décembre 2009.

Sommaire

• ANNIVERSAIRE

4 / **Le Centre culturel suisse fête ses 25 ans**

• INTRAMUROS

— La programmation # 01 / 2010 du Centre culturel suisse

9 / • THÉÂTRE / • CINÉMA

Dorian Rossel et le plaisir de la complexité / Dix ans de création / La vérité, quelles vérités ?

12 / • MUSIQUE

Malcolm Braff, le tempo libre à plein temps

14 / • LECTURE SCÉNIQUE

Les petites vies berlinoises de Matthias Zschokke / Anémone dans la mémoire de la commissaire chantante

16 / • ARCHITECTURE

Le Campus Novartis, laboratoire urbanistique
Table ronde

17 / • INSERT D'ARTISTE

***Les Mannequins de Corot*, d'après Édouard Gaillot**
Par Denis Savary

21 / • MUSIQUE

Le voyage planétaire des musiques éthiopiennes / Les Tigres de Genève

• L'INVITÉE

23 / • ENTRETIEN

« Une bonne exposition doit agir comme un parasite »

Chantal Prod'Hom, une décennie à la tête du mudac de Lausanne

• LONGUE VUE

— **L'actualité culturelle suisse en France**

27 / Exos / Scènes / Cinéma

• MADE IN CH

— **La sélection éditoriale du Phare**

31 / Littérature / Arts / Musique / Cinéma

36 / • INSERT D'ARTISTE

HOIO présente Santa Lemusa

Couverture

Le futur Centre culturel suisse, avant les premiers travaux, en 1985. DR



Édito

Notre première année à la tête du Centre culturel suisse a été aussi passionnante que trépidante. Trois expositions et 69 événements impliquant 208 participants ont jalonné les mois à un rythme effréné, donnant lieu à de nombreuses découvertes, des rencontres, des débats et de belles émotions. Nous espérons que ces œuvres et ces moments d'exception ont pu toucher nos quelque 35 000 visiteurs.

Ces activités publiques, tout comme de multiples démarches moins visibles mais aussi essentielles dans les milieux artistiques, économiques ou politiques, nous ont permis de poser les bases de notre projet. Nous voilà immergés dans le bouillonnant contexte culturel parisien. Si certains acquis sont déjà significatifs, ce sont toujours les projets à venir qui sont les plus excitants.

Après le nouveau graphisme, le nouveau site internet, la création du journal *Le Phare*, l'édition de livres d'artistes et une programmation pluridisciplinaire mieux identifiée, nous poursuivons l'aventure en 2010 avec des défis encore plus ambitieux : des transformations architecturales dans nos bâtiments, un projet itinérant en Suisse et une participation institutionnelle à la Liste – The Young Art Fair à Bâle, des partenariats avec des institutions parisiennes ou encore l'ouverture d'une librairie. Ces projets témoignent que le Centre culturel suisse est en mouvement, actif en ses murs mais aussi ailleurs, au gré des affinités électives et des énergies convergentes.

Le Centre culturel suisse fête ses 25 ans cette année. Nous héritons d'un outil magnifique, inventé puis développé par plusieurs personnes, plusieurs équipes successives qui ont, semble-t-il, déjà tout fait. Mais l'art a une formidable capacité à étonner, à dérouter. Il stimule aussi ceux qui accompagnent les artistes, réinventant à chaque fois la manière de faire éclore les meilleurs projets, de les transmettre au public, de faire venir d'autres professionnels qui pourraient faire le pas suivant. L'art est un processus permanent, la structure qui l'accueille se doit donc d'être elle aussi dans un état d'éveil, d'écoute et d'ajustement constant. Le chantier actuel du CCS, qui aboutira à la reconfiguration des bureaux et à l'ouverture de notre librairie-café au mois de mai, fait partie de cette logique, tout comme *Le Phare*, qui s'enrichit de deux inserts d'artiste.

— Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

Le Centre culturel suisse fête ses 25 ans

Un quart de siècle, déjà! Évocation d'une mémoire dense à travers 25 images et les souvenirs, épiques et passionnés, de **Daniel Jeannet**, membre de l'équipe des débuts puis directeur de l'institution de 1991 à 2002.

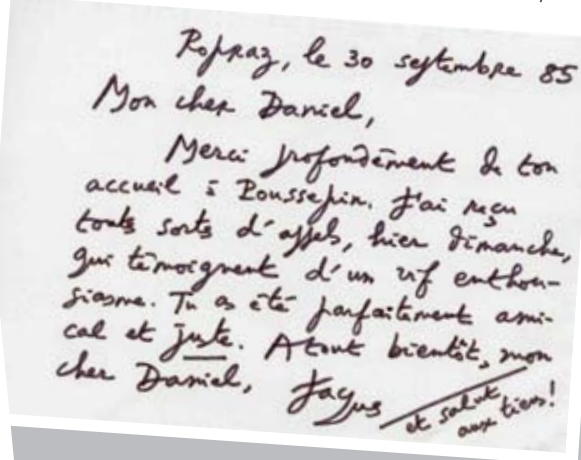
Le projet d'un centre culturel

« La version officielle retiendra que le Centre culturel suisse de Paris est né, il y a vingt-cinq ans, d'une volonté politique et du désir des milieux artistiques helvétiques. Ce n'est pas faux. Mais il est juste aussi d'évoquer un autre « horizon de réalité », observé des coulisses. Pour l'équipe pionnière que nous formions en 1985, il était évident que le projet du CCS était d'abord porté par Irène Lambelet, femme de théâtre devenue responsable, au sein de la Fondation Pro Helvetia, des activités culturelles suisses à l'étranger. Dès la fin des années 1970, elle proposait, chaque printemps, des programmes qui révélaient aux Parisiens des aspects méconnus de la création helvétique. D'où l'idée de créer un lieu permanent. Le rez-de-chaussée de l'hôtel Poussepin fut alors déniché par Michel Simonnot, l'un des collaborateurs du CCS en préfiguration, avec Maryvonne Joris. C'était l'époque faste des années Mitterrand et Jack Lang, les centres culturels étrangers proliféraient dans Paris. Il était temps que la Suisse les rejoigne. »

L'Idiot vert, dans l'exposition de Fischli & Weiss, 1985. DR



Lettre de remerciement de Jacques Chessex à Daniel Jeannet, 30 septembre 1985. DR



Daniel Schmid embrassant un buste d'Eva Aeppli, vernissage de la rétrospective consacrée au cinéaste, 1989. © Katrin Bötzel



Fredi Murer, choisissant des images dans le cadre de la rétrospective consacrée à ses films, 1990.

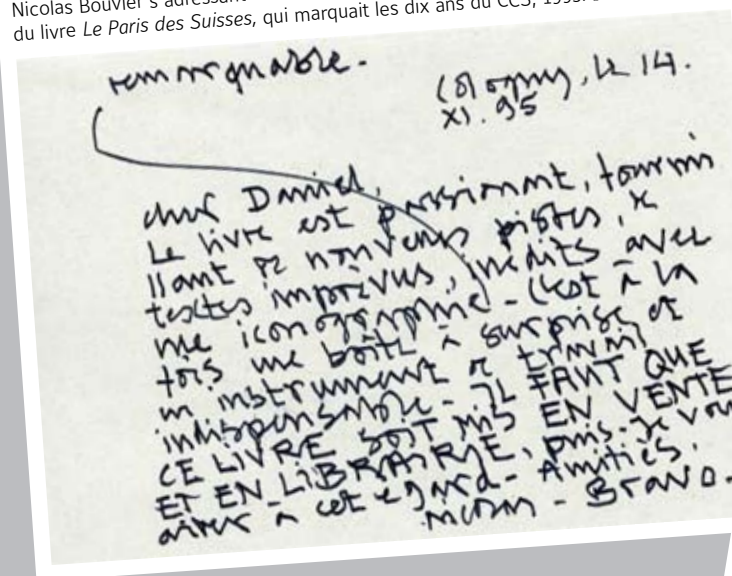
© Katrin Bötzel



Mario Botta lors de la mise en place de l'exposition Mario Botta, architecture et design 1980-1990, 1991. © Katrin Bötzel



Nicolas Bouvier s'adressant de sa belle écriture à Daniel Jeannet lors de la parution du livre *Le Paris des Suisses*, qui marquait les dix ans du CCS, 1995. DR



Une naissance difficile

« Aussi invraisemblable que cela puisse paraître aujourd'hui, l'ouverture d'un Centre culturel suisse à Paris s'est heurté à une forte opposition tant dans les milieux de la politique fédérale à Berne qu'au sein même de Pro Helvetia. Il faut rappeler qu'il s'agissait du premier centre culturel suisse à l'étranger. Alors, pourquoi Paris d'abord? On rechignait même sur une dépense de 600 000 francs suisses pour acquérir un lieu dont la valeur aujourd'hui pour le moins décuplé. Il a fallu que le journaliste Jacques Pilet, dans *L'Hebdo* (qu'il avait fondé peu avant) défende le projet avec un dossier explosif qui révélait deux poids et deux mesures : au moment même où la Confédération trouvait trop chère l'acquisition de cet espace parisien, personne ne réagissait à l'achat, par l'ambassade de Suisse en France, d'un tapis d'une valeur de 300 000 francs. La polémique fit tourner le vent, rapporta 250 000 francs souscrits par les lecteurs de *L'Hebdo*, galvanisa Pro Helvetia qui sélectionna une équipe chargée d'ouvrir le lieu, lequel fut aménagé entre septembre 1984 et septembre 1985 et inauguré le 14 octobre 1985. »

Ella Maillart célèbre ses 90 ans, félicitée par Charles-Henri Favrod et Daniel Jeannet, durant l'exposition consacrée à ses photographies, 1993. © Philippe Vermès



Verso d'une carte postale créée par René Burri, envoyée par le photographe à l'équipe du CCS durant l'exposition *Le Paris de René Burri*, 1995. © René Burri



Nicolas Bouvier

« Il a été important pour le CCS. Il a habité le lieu, dans tous les sens du terme. Je l'avais invité à y prendre ses quartiers, en 1992, pour une quinzaine qui lui était consacrée et dont il avait lui-même défini le programme. Le soir, à plusieurs reprises, il rencontrait le public, et la journée, à la vue de tous, il travaillait sur une petite table dans la bibliothèque du Centre qui donne sur la rue des Francs-Bourgeois. Un jour, un steward d'Air France, habitué de la ligne Paris-Tokyo, est venu le remercier de lui avoir appris à regarder, d'un œil neuf, le Japon. Durant cette quinzaine, Bouvier parla de tout ce qu'il aimait, sauf de lui. Pour sa soirée inaugurale, il avait choisi de rendre hommage à ses amis, écrivains parisiens, qui, disait-il, « s'étaient poussés un peu pour lui faire place ». C'est tout à fait lui, cette élégance-là. Il est resté pour nous un ami et un soutien, jusqu'à la fin. Comme il nous a manqué, dans les moments de joie ou de peine! »

Jean-Quentin Châtelain devant l'affiche de *Mars*, 1986. © Jesus Moreno



Les auteurs de théâtre Bernard Liège et Michel Vinaver lors des rencontres *Écritures en jeu*, 1986. © J.-F. Delon



Michael Lonsdale et Laurence Février lors d'une lecture dans le cadre de l'événement *Dürrenmatt et après*, 1995. © Clément-Olivier Meylan



Affiche de l'exposition *Si le soleil me revenait*, consacrée à Louis Soutter, 1997. DR



Dog days are over, de Ugo Rondinone, dans le cadre de l'exposition du même nom, 1998-1999. DR



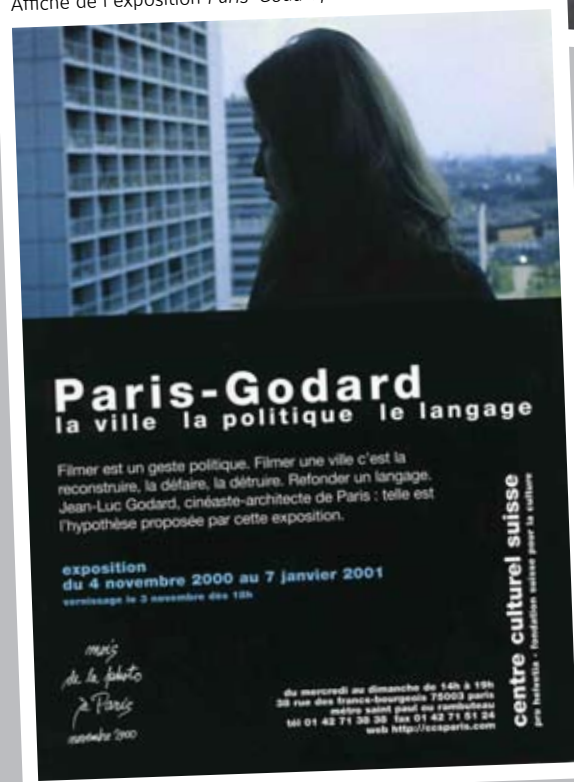
De nécessaires mises au point

« La première équipe, dont j'ai fait partie, s'est attelé à présenter une programmation reflétant les forces vives de la création suisse, propre à susciter l'intérêt des professionnels parisiens, de la presse et d'un public élargi. Pari tenu, comme en témoignent les revues de presse de l'époque. Mais l'expérience prit fin à Noël 1986 déjà, pour la raison majeure que l'équipe n'avait pas de directeur sur place, étant un collectif téléguidé depuis les bureaux zurichois de Pro Helvetia. Le conflit des compétences était inéluctable. L'équipe pionnière démissionna en chœur, usée par ce dysfonctionnement endémique. Il fallait continuer autrement, nommer un directeur sur le terrain. Délégué par Pro Helvetia, dont il était le directeur-adjoint, Otto Ceresa s'y employa, *ad interim*, jusqu'en mai 1988. Puis Werner Duggelin, grand metteur en scène bâlois, lui succéda jusqu'en 1991, obtenant de Pro Helvetia cet acquis précieux : l'indépendance de programmation. Une liberté qu'il honora, en vrai prince éclairé. »

Vendredi 13, exposition personnelle de Daniel Spoerri, 1998. © Clément-Olivier Meylan



Affiche de l'exposition *Paris-Godard*, 2000-2001. DR



Les attentes des artistes

« Nous éprouvions une grande responsabilité vis-à-vis des artistes que nous programmions, dont les espoirs étaient parfois immenses. Or ils découvraient un lieu plus petit qu'ils l'avaient imaginé, des budgets restreints. Certains d'entre eux, ignorant généralement tout des usages parisiens, s'attendaient à des retombées immédiates, comme si le CCS était la porte d'accès d'un Paris fantasmé, la réponse infaillible à un besoin de reconnaissance. Certes, le CCS est un sas, mais au prix d'un patient travail jamais assuré de succès, qui consiste à réunir autour de l'invité le milieu artistique parisien, la presse, le public gagné par le bouche à oreille. Travail de l'ombre, d'« agent de liaison », peu spectaculaire, et donc souvent oublié dans l'évaluation des services rendus par le CCS. »

Printemps continu de Philippe Rahm, dans le cadre de l'exposition *Architecture invisible*, 2005. © Marc Damage



Vue de l'exposition *Mondial* lors du vernissage, 9 novembre 2003. © Eliane Laubscher



Chantal Michel, performance dans la vitrine de la bibliothèque, événement *Pulsions*, 2000. DR



Thomas Hirschhorn durant l'exposition *SWISS-SWISS DEMOCRACY*, 2004-2005. © Romain Lopez



Heinrich Lüber, performance lors du vernissage de l'événement *Mursollaici*, 19 janvier 2003. © Eliane Laubscher

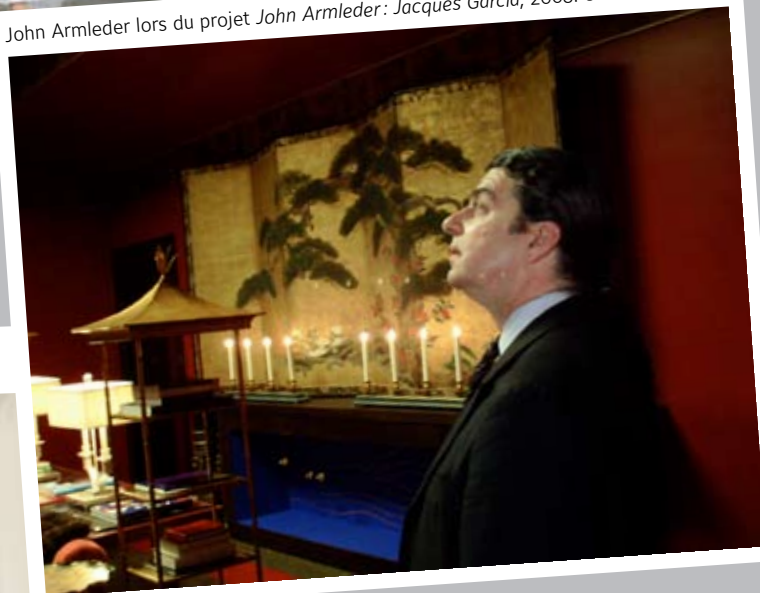


Des succès qui ont servi de tremplins – ou non

« La vie, l'âme, la réputation du CCS est faite de chaque rencontre, de chaque exposition, de chaque spectacle, de chaque concert. Quel qu'en fut le retentissement, chaque rendez-vous a été préparé avec la même minutie. Comment sortir du lot tel ou tel événement ? Disons en bref que presque tous nos écrivains et cinéastes qui comptent ont rencontré un public et des diffuseurs au CCS. À trois reprises (1986, 1992 et 2002), Jean-Quentin Châtelain, dans *Mars*, de Fritz Zorn (adapté et mis en scène par Darius Peyamiras), a bouleversé un très nombreux public, ainsi que le syndicat de la critique parisienne qui lui a décerné pour ce spectacle le prix du Meilleur acteur de la saison 1991-1992. Toutes périodes confondues, les expositions du CCS lui ont valu une part importante de son rayonnement, à commencer par celle de Fischli & Weiss, en 1985, sous les auspices de Jean-Christophe Ammann, notre premier commissaire, qui révéla les deux artistes. Mais il y eut d'autres moments plus intimes et plus modestes, également précieux, comme cette rencontre, en marge d'une exposition Jürg Kreyenbühl, de l'artiste avec des représentants de cette immigration portugaise qu'il peignit, dans les bidonvilles des années 60, en banlieue parisienne... »



Michel Ritter avec Christoph Büchel et Gianni Motti, conférence de presse du projet *Guantanamo Initiative*, 10 septembre 2004. © Bruno Serralongue, courtesy Galerie Air de Paris (Paris). Photo tirée d'une série publiée dans le magazine FROG



Le CCS aujourd'hui

« Quand je vois ce qui se passe aujourd'hui au CCS, je constate avec bonheur une vraie continuité – avec en plus sa propre richesse et sa différence – par rapport aux objectifs des débuts. Je vois que c'est un lieu polyvalent, un foyer d'échanges, de création, de découvertes, de rapprochements de toutes sortes. N'est-ce pas retrouver là le fédéralisme, c'est-à-dire une manière de nouer des liens, selon une tradition bien suisse mais qui dépasse ici le cadre d'une vitrine nationale? Ce constat de continuité représente la plus belle des récompenses pour toutes les équipes qui se sont succédées depuis 1985, qu'il faut saluer en même temps que tous les artistes qui ont imprégné ses murs. »

Vernissage de l'exposition *Il était une fois sur la terre*, Lutz & Guggisberg, 2009. © Bertrand Cottet/Strates



Les directeurs successifs du CCS

En 1985-1986 le CCS fonctionne sans directeur sur place, grâce à une équipe de sept personnes : Irène Abrecht, Verena Aebischer, Nicolas Gyger, François Tille, Catherine Violaz, Catherine Zbinden et Daniel Jeannet.

Par la suite, le CCS a été dirigé par : Otto Ceresa de 1986 à 1988 ; Werner Düggelin de 1988 à 1991 ; Daniel Jeannet de 1991 à 2002 ; Michel Ritter de 2002 à 2007 ; Katrin Saadé-Meyenberger, direction a.i., avec Klaus Hersche et Nicolas Trembley à la direction artistique, de 2007 à 2008 ; Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser, depuis octobre 2008.

Dorian Rossel et le plaisir de la complexité



Dorian Rossel, metteur en scène : « Ce qui m'intéresse au théâtre, c'est la recherche à plusieurs. » © Nora Rupp

Multiplicité de points de vue, principe d'incertitude, pensée en escalier... Faire le portrait de Dorian Rossel c'est accepter d'avancer avec lui par fragments, incises et pièces rapportées dans un flot de paroles grossi de nourritures théoriques et pratiques. Plongée dans le matériau Dorian. — Par Marie-Pierre Genecand

■ Son théâtre relève autant de la danse, des arts plastiques et du documentaire que de la seule littérature dramatique. Pour le large public, Dorian Rossel est vraiment né en 2009. À la Comédie de Genève en février, puis en mars à l'Arsenic à Lausanne, l'artiste de 34 ans a présenté la version théâtrale de *Quartier lointain*, célèbre bande dessinée du Japonais Jiro Taniguchi où Iroshi, un homme d'affaires, se réveille un jour dans son corps d'adolescent. L'objectif de ce tour de passe-passe ? Refaire le chemin à l'envers et comprendre pourquoi son père a quitté sa famille à ce moment. L'ouvrage est sensible, touchant, comme l'est le travail de Dorian Rossel et ses comédiens de la Super Trop Top (STT) compagnie. Avec délicatesse et humour, les protagonistes restituent le décalage BD et donnent de la fraîcheur et de la profondeur à cette traversée.

Le plaisir. Le voilà, un des moteurs de Dorian. Dans le travail comme dans la réception publique. « *Le spectacle doit générer une évidence de plaisir et de partage. C'est une invitation à la joie d'entrer dans un univers délicat et complexe.* » Ce principe, il commence par l'appliquer

à son équipe. En répétitions, les solutions scéniques sont envisagées sans stress, avec une remarquable fluidité. La ligne dramaturgique est tracée mais l'élément théâtral n'est jamais figé. Car un bourdonnement bouche fermée, un déplacement dos au public, ou un éclairage inattendu peuvent dire une situation mieux que les mots. Ainsi la scène est mobile, constamment animée, en perpétuelle mutation.

Il en va de même pour Dorian Rossel. Deux heures d'entretien n'ont pas raison de sa vivacité. La curiosité le guide et toute proposition de dialogue est explorée. Un héritage familial, sans doute, pour ce comédien-metteur en scène né à Zurich en 1975, d'un père ingénieur et d'une maman actrice avec lesquels il a grandi à Morges. « *De mon père, inventeur et bricoleur, j'ai hérité du côté technique et rigoureux. Ma mère, plus fantasque, plus poète, nous a donné le goût de l'audace, de la liberté.* » « *Nous...* », parce que Dorian a deux frères, plus âgés, qui sont aussi dans le métier. L'aîné, Benoît, est réalisateur. L'autre, Romain, est producteur dans l'événementiel. « *Nos parents nous ont emmenés voir des spectacles et des expositions partout en Europe. Ils nous ont soutenus dans cette idée d'être nous-mêmes.* » De l'importance de l'éducation...

Dorian, décidément chanceux, a eu encore un autre « père », de théâtre cette fois. Le metteur en scène Gérard Demierre dont il suit les stages pour enfants. « *À 13-14 ans, j'ai joué le rôle principal dans Quand j'avais 5 ans, je m'ai tué, de Howard Buten. D'un seul coup, je suis devenu la petite star locale et les filles me regardaient différemment au collège ! C'était étrange. J'ai compris que ce n'était pas la notoriété qui m'intéressait, mais la recherche à plusieurs.* » Ce qu'il a aimé chez Gérard Demierre ? « *Sa manière de mettre en valeur les différences des enfants. Il transformait un défaut en atout.* » Dans la foulée de ce souvenir, Dorian développe sa vision du théâtre. « *Avec mes comédiens, je veux générer un lien qui va au-delà de nous. Le théâtre ne dépend pas du confort ou de la gloire. J'aimerais que les spectateurs se rapprochent d'eux-mêmes. Comme dit Edgar Morin : "On n'est plus au temps des hommes des cavernes, on est au temps des cavernes de l'homme." » Traduction : de quel théâtre le public contemporain a-t-il besoin pour rester éveillé ?*

On croirait entendre Serge Martin, directeur de l'École d'art dramatique chez qui Dorian a suivi sa formation d'acteur à Genève. « *Une formation très physique, très remuante. Dans mon parcours, j'ai été plus influencé par les chorégraphes Jérôme Bel ou Pina Bausch que par Patrice Chéreau.* » N'empêche, quand il évoque ses chocs artistiques, Dorian mentionne Peter Brook et Claude Régy. « *Régy essaie d'entrer dans la part inconsciente du texte. J'ai suivi un mois de travail avec lui et je me souviens que lorsque tout me paraissait parfait, lui disait : "On peut encore continuer !" J'aime me rappeler cette consigne.* » De Claude Régy, Dorian cite encore cette phrase qui le ravit : « *Il faut que l'homme se réhabitue à son propre miracle d'être vivant.* »

On l'a compris, Dorian Rossel n'est pas un metteur en scène qui torture ses comédiens, plutôt un chef de bande qui lance sans cesse de nouveaux assauts avec ses matelots. Son théâtre lui ressemble : inventif, sensible, plein vent. ■



Je me mets au milieu, mais laissez-moi dormir (2007). © N. Rodriguez

Libération sexuelle (2008). © Isabelle Meister

Quartier lointain (2009). © Carole Parodi

Dix ans de création

● CINÉMA

SAMEDI 06.03.10 / 14 H 30
Jean-Xavier de Lestrade
Soupçons (l'intégrale, 6 h 41)

Discussion entre
Jean-Xavier de Lestrade
et Dorian Rossel
suivie de la projection

Étant donné la durée
de l'événement, une collation
sera proposée lors de 2 pauses
entre les projections
(vers 18h30 et vers 21h30)

● THÉÂTRE

09 – 21.03.10 / 20 H
Dorian Rossel
Soupçons (création 2010)

Avec : Sarah Chaumette, Rodolphe Dekowski, Mathieu Delmonté, Xavier Fernandez-Cavada, Delphine Lanza, Élodie Weber / musique : Patricia Bosshard et David Robin / scénographie : Jane Joyet / lumières : Estelle Becker / costumes : Barbara Thonney / assistante costume : Nicole Conus / coordination de production : Muriel Maggos / dramaturgie et adaptation : Carine Corajoud / collaboration artistique : Delphine Lanza / mise en scène : Dorian Rossel.

Co-production : Comédie de Genève – Centre dramatique, Cie STT, Théâtre Populaire Romand
Co-réalisation : Centre culturel suisse.

HLM 1, HLM 2, HLM 3... jusqu'à HLM 7 (1999-2004)

Au sein du collectif Demain on change de nom, Dorian Rossel s’est illustré avec la série des *Hors Les Murs* (HLM), initiative enthousiasmante qui proposait, en boucle et gratuitement pendant plusieurs heures, quinze minutes de spectacle essentiellement chorégraphique dans une cour d’immeuble, au bord d’une rivière, dans une entreprise désaffectée, etc. Parfois du texte, parfois pas. Mais toujours, avec la danseuse Barbara Schlittler et le comédien Christian Geoffroy, le trio trouvait de quoi faire vibrer les lieux choisis pour la représentation. Comme ce HLM dans les locaux désertés de *La Suisse*, défunt quotidien genevois, où tout se terminait dans l’affolement d’une poule en liberté.

Les Jours heureux (2004)

Dorian Rossel fonde la compagnie Super Trop Top (STT) pour, dit-il, « *dresser, avec ludisme et poésie, un portrait de notre époque* ». Première étape, *Les Jours heureux*, spectacle en plusieurs séquences qui s’amuse du conflit entre soif de singularité et sauvegarde de la collectivité. Un exemple ? La séquence des faux départs. Les cinq comédiens sont assis autour d’une table. Ils ne font rien de précis, s’ennuient peut-être. Subitement, l’un dit « *Bon !* » en se levant, et lance le signal d’un départ collectif. Le problème, c’est que l’élan n’est pas choisi, mais subi. Dès lors, une fois que l’impulsion est consommée, chacun vient se rassembler, faute d’une motivation personnelle et raisonnée. Comment mieux dire les limites du conditionnement ?

Gloire et Beauté (2006)

Là aussi, un spectacle-puzzle. Dorian Rossel s’inspire de la vie quotidienne pour interroger le rapport de l’individu à la société. Au début, dans le noir et dans le froid, les cinq comédiens, nus, traversent la scène encombrée de vêtements et tentent de trouver une tenue à leur taille et des chaussures à leurs pieds. Petits pas discrets, saluts polis, souci de bien faire : le spectacle raconte d’entrée l’accommodation, valeur cardinale de notre civilisation. Ensuite, il sera question de déplacements urbains, de relations de travail, d’interview philosophique ou de survie financière en milieu artistique. Chaque fois, des évocations poétiques plutôt que des démonstrations didactiques. Élégant et léger. Un peu trop, peut-être.

Panoramique intime (2007)

Tout autre chose. Delphine Lanza, seule en scène, raconte l’ascension d’un sommet de haute montagne, métaphore du risque à confier son destin féminin au genre masculin. Sur un texte de Stéphanie Kratz, accompagnée de musiciens, la comédienne joue sur le présent du récit, en vivant intensément cette escalade

entre refuge et glacier, et sur le présent des spectateurs, en commentant par exemple les bruits parasites de la salle. Une façon d’être dedans-dehors et d’offrir la même liberté au public. Un spectacle subtil qui intègre la vidéo, chose rare pour Dorian Rossel.

Je me mets au milieu, mais laissez-moi dormir (2007)

Trois comédiens, un homme, deux femmes jouent au théâtre *La Maman et la Putain*, film culte de la nouvelle vague, signé Jean Eustache. Un choc en 1973, à cause du vocabulaire cru et de la situation, un ménage à trois plutôt mal vécu. Assis sur des chaises, le plus souvent statiques, les comédiens rendent la complexité érotique du trio avec une belle maîtrise du texte.

Libération sexuelle (2008)

Troisième volet de la trilogie traquant les mutations de notre société, ce patchwork ingénieux mêle talk-show télévisé, théâtre érotique du XVIII^e siècle, chansons populaires, vraie conférence et faux sexe pour raconter l’un des plus grands phénomènes de la deuxième moitié du XX^e siècle. Un tourbillon dont on ressort sonné et ravi, ne sachant pas si on doit rire ou pleurer. Car, témoignages à l’appui, tout le monde n’a pas vécu l’amour libre avec la même allégresse. Sans compter que le décroisonnement sexuel a aussi donné naissance aux bimbos télévisuelles... Mais l’affaire n’est jamais triste ou univoque. Et on rit beaucoup devant ce défilé de possibles érotiques.

Quartier lointain (2009)

Après la tornade de *Libération sexuelle*, retour à la simplicité poétique des HLM. Dorian Rossel réussit le pari d’adapter *Quartier lointain*, célèbre bande dessinée du Japonais Jiro Taniguchi où Iroshi, un homme d’affaires, se réveille un jour dans son corps d’adolescent pour comprendre pourquoi son père a quitté sa famille à ce moment. Avec délicatesse et humour, les protagonistes restituent le décalage BD en dédoublant les séquences et les personnages – subitement, il y a sept Iroshi – ou en reproduisant, à la verticale, l’esthétique du cadre. D’autres trouvailles, comme le fil musical tissé en direct par une clarinettiste et une violoniste, donnent de la fraîcheur et de la profondeur à cette belle interrogation sur les mystères de la paternité. Le spectacle, un succès, est promis à une grande tournée. **MPG**

La vérité, quelles vérités ?

Basé sur *The Staircase*, documentaire haletant retraçant une affaire judiciaire qui a déchaîné les passions aux États-Unis, *Soupçons* pose la question des préjugés et des rôles sociaux que nous jouons.

■ *« L’écriture scénique, au-delà des mots, c’est une structure sensible, une organisation du temps, des images, des corps, pour que quelque chose se passe sur le plateau. »* Quoi de mieux, dès lors, pour Dorian Rossel, que cette adaptation au théâtre de *The Staircase*, documentaire du Français Jean-Xavier de Lestrade qui démontre comment les *a priori* et l’irrationnel règnent dans un procès criminel. Avec ce film mouvant et émouvant, le metteur en scène tient un matériau idéal pour son exploration du monde des sensations. L’idée ? Débusquer les préjugés et observer comment chacun joue un rôle social et se construit une identité.

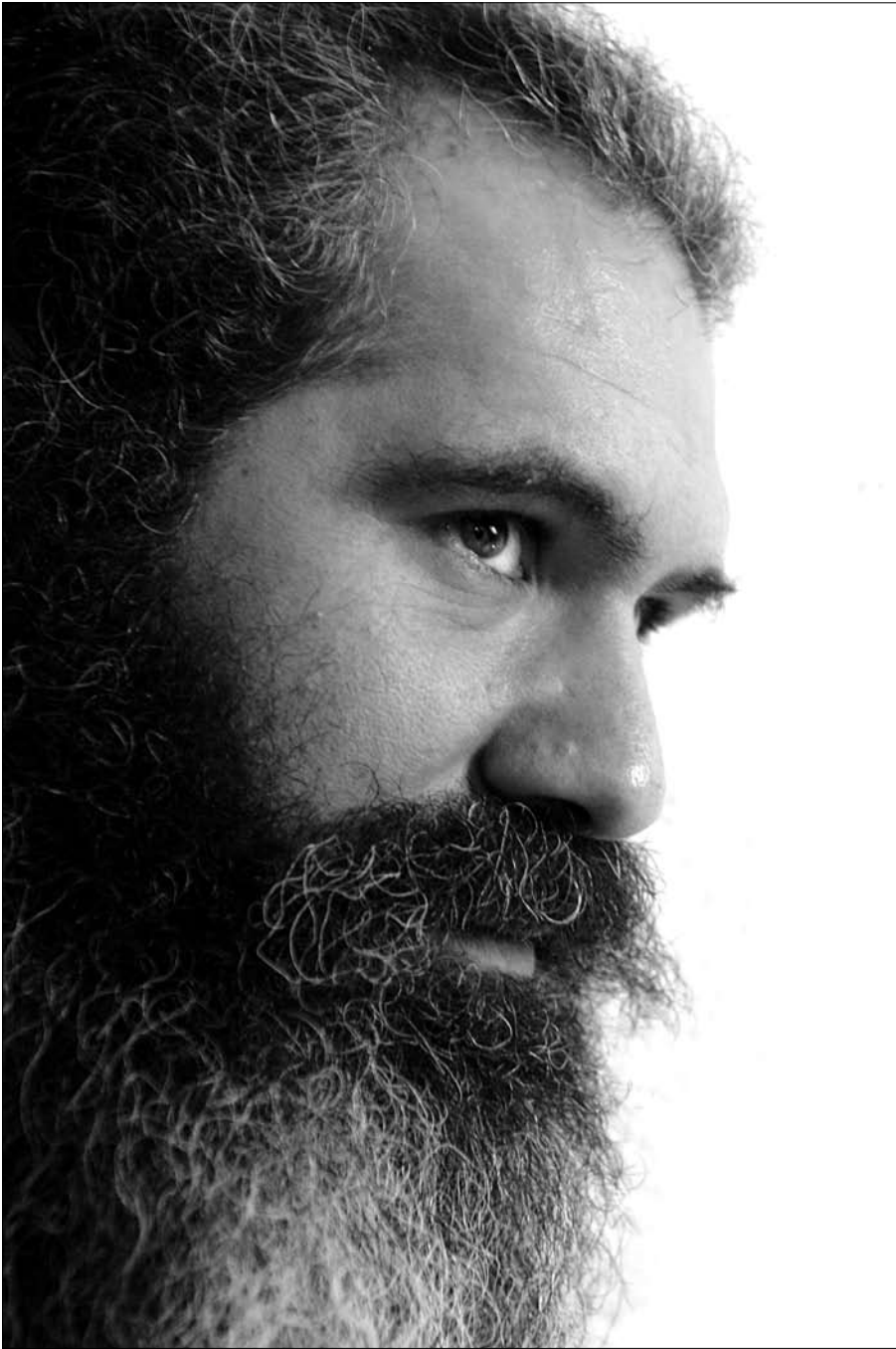
Au départ, un passionnant documentaire qui retrace, en huit épisodes de 45 minutes, l’affaire Michael Peterson. En 2003, cet écrivain, heureux père d’une famille recomposée, est condamné à la prison à vie pour le meurtre de sa femme retrouvée morte, deux ans auparavant, au pied de l’escalier de leur maison. L’affaire se déroule à Durham, bourgade conservatrice de Caroline du Nord. Le documentaire signale bien la méfiance qu’un écrivain contestataire peut susciter dans ce contexte ultraconventionnel. D’autant que l’enquête dévoile des parts cachées de Peterson, comme sa bisexualité. Deux camps s’affrontent dans ce duel qui dépasse très vite la quête de vérité. D’un côté, une Amérique frileuse qui, à travers le Procureur et des arguments émotionnels, condamne ce qui sort du cadre traditionnel. De l’autre, une Amérique progressiste mais tape-à-l’œil, incarnée par l’avocat new-yorkais, qui mise sur des preuves techniques et tient peu compte des limites intellectuelles du jury. Le documentaire détaille aussi finement le battage médiatique que suscite l’affaire et le désarroi des enfants.



Une scène de *Soupçons* à l’heure des répétitions. Genève, le 11 janvier 2010. © Carole Parodi

Malcolm Braff, le tempo libre à plein temps

Pianiste de finesse, bâtisseur de combos, prêt à toutes les architectures jazz, le musicien est une figure. Attachant, doué, il allume son trio de base aux courants alternés de Talvin Singh et Sly Johnson. — Par Arnaud Robert



Malcolm Braff, un pianiste hors norme, pilier musical du Cully Jazz Festival. © Klik-Clak

■ C'était il y a quinze ans, peut-être un peu plus. Chacun savait déjà, de part et d'autre du Léman, qui était Malcolm Braff. Autour de lui papillonnaient des légendes : 24 heures de musique ininterrompue dans une espèce de temple corinthien-vaudois au milieu de la ville de Vevey ; ou un concert avec piano suspendu à une montgolfière. Des performances sportives, des défis herculéens, une entrée en musique par l'événement.

Et puis on connaissait sa barbe, ses cheveux, cette aura d'ermite bengali qui le précédait. Bref, dès le début, Malcolm était reconnaissable.

Que voulait-il faire alors, c'était incertain. Pas un article de l'époque n'omet de le comparer à un grizzli, un yeti, quelque créature mythologique à pilosité généreuse ; aucun ne dit réellement l'impression que Malcolm laissait sur celui qui l'entendait. Il s'enfilait alors derrière le piano de la salle Carrée, dans un cabaret de Vevey nommé Les Temps modernes dont le site rasé est désormais voué aux pirouettes immobilières. Il arrondissait le dos, faisait le chat.

Malcolm triturait des standards, il faisait s'envoler « *La Javanaise* ». Les morceaux dérapaient en free. Il cisaillait les blanches, les noires, d'un clavier trop tempéré. Il y avait déjà quelque chose d'impérieux, une autorité ludique chez lui. On croyait reconnaître parfois une certaine Afrique, celle de Don Pullen, d'Abdullah Ibrahim, gospel zoulou, puis elle s'évanouissait en des pistes encore inconnues. Le plus flagrant, dès le début, c'était que Malcolm voulait jouer avec d'autres. Du plus petit au plus grand. Dans toutes les configurations. Avec l'appétit cannibale de celui qui vous met à table.

Il était déjà très suisse. L'accent qui chante, à distance. Une certaine modestie qui n'en pense pas moins. Quelque chose de protestant, au sens littéral, mais aussi religieux. Le père de Malcolm est missionnaire quand Malcolm naît en 1970 à Rio de Janeiro. Vie de transports. Rio, Cap-Vert, Dakar. Au Brésil, le petit échappe à la musique locale, synonyme de débauche. Arrivés au Sénégal les tambours s'insinuent malgré tout, par la moindre anfractuosité. Même lorsque les portes restent closes.

Difficile de dire ce que Malcolm a retranché de cette enfance partagée entre les Évangiles de papier et ceux de peaux tendues, de chants, de culs tournicotés dans tous les sens pour les débuts et les fins de Ramadan. Depuis toujours, Malcolm Braff alterne, encastre des désirs contraires, des sensualités rigoureuses. Il a le violent amour du jazz comme cantique. Il n'est pas simple, Malcolm. Il aime les libertés obstruées. Dégager les notes entre les notes sur un piano qu'il manie à coups de poing. Puis, par exemple, passer des semaines à rédiger, sur une partition à plusieurs étages, par exemple un hommage à Ligeti pour orchestre de chambre.

Il plonge, élégamment, dans les volcans de la musique africaine, notamment avec son plus-que-frère, le joueur de djembé burkinabè Yaya Ouattara. Il se repose ensuite, dans les vapeurs du classicisme indien, à Calcutta, avec son plus-que-frère le trompettiste Erik Truffaz. Il aime le bruit et le répit. Et dans la même phrase de musique improvisée, l'odeur du calme précède toujours chez lui la nécessité de la dévastation. En cela aussi, il est très suisse. Iconoclaste débonnaire. Eau dormante. Tout cela au service d'une musicalité d'ange-guerrier.

Malcolm est incontestablement un leader. Il crée des groupes, des trios, quintettes, grands ensembles à moteur explosif, petite entreprise charbonneuse. Son groupe le plus célèbre, nommé C.O.M.B.O, qui a enregistré notamment pour Blue Note, a fait des petits partout en Europe. De jeunes musiciens ont vu l'énergie parfaite, condensée, d'un ensemble dont la géométrie variait mais dont l'intelligence s'est perpétuée. Malcolm

• CONCERT

30 - 31.03.10
€ 01.04.10 / 20 H
**Malcolm Braff Electric Trio
+ guests**
Malcolm Braff invite
le vocaliste Sly Johnson (31.03)
et le joueur de tabla
Talvin Singh (01.04)

Soirées programmées
par Arnaud Robert, journaliste
et programmeur

En partenariat avec le Cully Jazz
Festival



Le rappeur et beatbox Sly Johnson. © Gilles Biéler

qu'il apparaissait parfois, barbu, errant dans les rues de sa propre ville. Comme le bon fantôme astucieux.

Malcolm Braff arbore parfois son deuxième prénom : Persson. Ce n'est pas quelconque. Il devrait aujourd'hui être le musicien le plus connu de Suisse – et il l'est, pour beaucoup. Natif du Gémeaux, « inconstant », dit madame Soleil. « Affranchi », pense-t-on. Quand il devrait se soucier de sa carrière de musicien, Malcolm fabrique des jeux de société qu'il parvient à éditer. Le piano n'est probablement qu'un seul des outils de son expression. Le plus complexe et raffiné. L'objet lourd qui, au fond, arrime cet être surdimensionné. ■



Talvin Singh, DJ et joueur de tabla, figure du Asian Underground. DR

dirige de loin, de menues caravanes, souvent des trios auxquels il donne des noms de sigle (BMG, par exemple). Il a l'air suspendu dans le vide, à sa tour de contrôle. Avec des musiciens comme le contrebassiste américain de Panama, Alex Blake, qui paraît toujours flanquer des gifles à ses quatre cordes. Malcolm est un leader parce qu'il conduit peu. Il s'assure juste que son équipage dépasse les lignes. Comme Miles Davis, qui répondait aux interrogations de John Coltrane en l'engueulant : « *Tu crois que je te paie pour te donner des conseils ?* »

C'est le triangle qui repose au sommet dans cette architecture. Le premier trio, en 1991, c'était avec le bassiste Marcello Giuliani et le batteur Pascal Portner. Il y a eu celui avec Bänz Oester et Samuel Rohrer. Avec Alex Blake et Yaya Ouattara. Et celui-ci, qu'il présente au Centre culture suisse de Paris, avec Marc Erbetta et Patrice Moret, deux autres Suisses qui ont vu le monde.

Ce trio a été fondé dans les caveaux d'un festival merveilleux, le Cully Jazz, dont les pieds sont immergés dans le Léman. Toutes les nuits, depuis longtemps, Malcolm Braff s'installe à Cully pendant les dix jours de ce festival qui tombe invariablement avant le printemps. L'après-midi, dès qu'il se réveille, Malcolm tourne dans ces rues pentues. Il propose des massages aux bénévoles – c'est un excellent « réflexologue », cela pourrait être sa deuxième profession parce que sa nature profonde est celle d'un thaumaturge. La nuit, très tard, il rameute les musiciens et têtes d'affiche du soir pour tailler un dernier bœuf d'aube précoce.

Le trio est électrique. Malcolm y parcourt des vieilles : le Fender Rhodes, le Hammond. Erbetta a des rythmes binaires qui tournent rond. Patrice Moret est un carrefour entre le « *walking* » de Ron Carter et les ailes métalliques de Charlie Haden. Ce trio vous emmène loin, mais ne s'étend pas. Tout est dense, chez lui. À Paris, Malcolm lance deux invitations : à Sly Johnson, ancien de Saïan Supa Crew, type sidérant dont la bouche est hantée par des batteries de vitesse et qui chante comme Curtis Mayfield ; à Talvin Singh, joueur de tablas de dernière génération, DJ et incarnation de l'Asian underground fomenté depuis Londres. Ces deux-là complètent le trio de base en le déviant.

Malcolm Braff a 40 ans, presque. Il y a 20 ans, il jouait déjà au Cully Jazz Festival. Puis, en solo, au Montreux Jazz Festival. En 20 ans, il a lancé plus de groupes que la plupart des jazzeurs n'y songent. Il a voulu faire de saviile, Vevey – la ville de Nestlé, de la Fête des Vignerons et des arbres tronçonnés pour entrevoir le Lac – une sorte de capitale de la musique en Suisse. Il a créé une résidence pour musiciens, reprise ensuite par d'autres, qui permet à ceux qui veulent s'installer de jouer chaque soir, comme à la meilleure époque des clubs new-yorkais. Il a fait des enfants, s'est marié. Il a découvert dans les photographies de rue, établies par Google,



Malcolm Braff avec Marc Erbetta et Patrice Moret. © Klik-Clak

Les petites vies berlinoises sous l’œil de Matthias Zschokke

Lauréat du prix Femina étranger 2009 pour *Maurice à la poule*, Matthias Zschokke, auteur bernois installé à Berlin, a choisi Anémone et sa gouaille unique pour incarner, dans une lecture scénique, son personnage de policière du peuple. — Par Isabelle Rûf

● THÉÂTRE

10 – 12.02.10 / 20 H

Matthias Zschokke

La Commissaire chantante

Lecture scénique
avec Anémone, Roger Jendly
et Isabelle Rûf

Production du Centre culturel
suisse

■ La pièce se passe à Berlin, un soir de nouvel an au tournant du millénaire. La Commissaire est de service, comme d’habitude. Mais cette fois, la radio a planté ses micros dans le poste de police. C’est que la Commissaire a été une célébrité, à l’époque du Mur, avec ses Swinging Vopos ; *Vopo* est le nom donné aux officiers de la police nationale est-allemande, la *Volkspolizei* (police du peuple) occupée entre autres à la répression de toute population tentée par une fuite à l’ouest.

Cette nuit de la Saint-Sylvestre, dans la ville désormais réunifiée, la Commissaire est l’invitée de l’émission *L’Oreille aux murs*. L’animateur veut offrir à ses auditeurs de l’émotion, des drames, des crimes, de l’horreur. Depuis son studio, entre deux vieux tubes des Swinging Vopos (« *Doberman chéri* », « *Chantier surveillé* », « *Pâle demoiselle* ») l’animateur exhorte la Commissaire à lui fournir de l’extraordinaire. Mais cette dame vieillissante dans son commissariat délabré ne s’intéresse pas du tout à la réalité. À peine répond-elle au téléphone, et quand le sang coule sous la porte, ou qu’on lui annonce une tête coupée dans son secteur, elle préfère ignorer

l’événement pour se réfugier dans ses rêves. Pendant que, au-dehors, les pétards éclatent, la voilà qui se lance dans de longs monologues intérieurs, emplis de trivialisés. Elle téléphone à ses amis, à son vieux père. Fantasma sur un palais de glace. Raconte la vie de son amie Irma, la comédienne, ou celle de son ami riche. Champagne et vodka aidant, même le cauteleux M. Schwarzkopf, son subordonné, apparaît déguisé et masqué. Tous deux plongent en plein délire pendant qu’à l’autre bout des ondes, le pauvre animateur se désespère.

Dans le rôle de la Commissaire, Anémone, celle qui fut une des vedettes du Splendid dans les années 70, une Marcelle bouleversante dans *Le Grand Chemin* (1986), et récemment Mademoiselle Navarrin dans l’adaptation sur grand écran du *Petit Nicolas*. Matthias Zschokke lui a proposé le rôle de la Commissaire sur le conseil de sa grande amie Zazie de Paris, reine des nuits de Berlin. Et en effet, Anémone a été séduite par cette figure burlesque et mélancolique, qu’elle incarne avec, à ses côtés, le comédien Roger Jendly.

On reconnaît dans *La Commissaire chantante*, créée sur scène à Berlin et à Genève en 2002, les thèmes qui traversent l’œuvre de Matthias Zschokke. Son univers est fait de petits riens, d’observations minuscules, de choses vues. Il parle du temps qui passe, de l’inanité du jeu social qui fige les êtres dans des rôles convenus, des efforts absurdes que nous faisons pour exister dans le



Matthias Zschokke dans son bureau berlinois. © Philippe Matsas



Anémone : « Ce texte de Zschokke m’a redonné le goût de la fiction. » © France2 / Jacques Morell

ANÉMONE DANS LA MÉMOIRE DE LA COMMISSAIRE CHANTANTE

■ Anémone, de piquet, un soir de fin d’année qui tourne très bizarrement. Ça rappelle forcément quelque chose... *Le Père Noël est une ordure* ? Oui, mais désormais, aussi, et dans un tout autre registre, *La Commissaire chantante*, que la comédienne vient lire sur les planches du Centre culturel suisse.

– *Qu’est-ce qui vous a plu dans cette proposition de Matthias Zschokke ?*
– Je ne connaissais pas cet auteur et j’avoue que, depuis quelque temps, j’avais laissé de côté le roman pour lire surtout des essais. Cette *Commissaire* m’a redonné goût à la fiction. Matthias Zschokke n’a pas eu à me convaincre, car j’ai tout de suite senti une vraie plume dans ce texte. Ce n’est pas si souvent qu’on tombe sur un tel écrivain.

– La Commissaire chantante *est indissociable de Berlin. Que connaissez-vous de cette ville et de l’histoire de l’Allemagne de l’Est ?*
– À vrai dire, peu de choses. J’avais une nounou est-allemande quand j’étais enfant, et elle racontait des choses assez terrifiantes, mais tout me semblait flou, lointain. Je suis ensuite allée à Berlin, à la fin des années 60, quand le festival de cinéma était encore engagé à gauche. J’en avais profité pour faire un tour à l’Est, et j’avais trouvé ça sinistre. Je me souviens aussi d’un verre pris avec l’actrice Ingrid Caven, à une époque où elle vivait à Berlin... Sinon, le film *La Vie des autres* m’a aidé à comprendre le contexte.

– *Comment prépare-t-on une lecture ?*
– En lisant plusieurs fois le texte, pour s’imprégner du rythme de l’auteur et repérer d’éventuelles difficultés liées à la ponctuation. Il faut aussi soigner l’articulation. Sinon, comment se préparer ? Nous les acteurs, on pense avec les pieds. Le personnage ne naît pas dans la tête, il pousse par d’autres canaux.

– *Outre cette lecture, un projet particulier pour 2010 ?*
– Plusieurs, dont un à l’opéra de Lausanne fin 2010. Je me lance dans la mise en scène d’une opérette, *La Fille de Mme Angot*, de Charles Lecocq. Du pur opéra comique français du XIX^e siècle. Je suis ravie qu’on me fasse confiance vu que je n’ai jamais signé de mise en scène, ni à l’opéra ni au théâtre. C’est une première pour moi. Pour me rassurer, je me dis que j’ai vu beaucoup de metteurs en scène travailler et que je sais de quoi il en retourne ! J’ai fait aussi beaucoup de piano, et j’adore l’opéra, dont cette œuvre, depuis très longtemps. FG ■

regard des autres. C’est un art du peu, de l’ironie légère et de l’empathie mélancolique. C’est pourquoi on inscrit souvent Matthias Zschokke dans la filiation de Robert Walser. Ils ont grandi dans le même coin de Suisse, au bord du lac de Bienne, un paysage qui joue un grand rôle dans leurs écrits.

Comme Walser, Matthias Zschokke, est parti pour Berlin, mais lui y est resté, depuis 1980, tout en refusant de mythifier cette ville à la mode. Il a travaillé comme comédien avec le metteur en scène Peter Zadek, au Schauspielhaus de Bochum. Mal à l’aise sur scène, en dépit de son physique de jeune premier, il s’est tourné vers l’écriture dramatique. Ses huit pièces ont été jouées avec succès sur les scènes allemandes. En 1989, la revue *Theater heute* l’a nommé meilleur auteur de l’année. Cinq pièces sont traduites en français : *Les éléphants ne peuvent pas faire de cabrioles parce qu’ils sont trop gros – ou n’en auraient-ils pas envie ?* (1991) ; *L’Heure bleue ou la Nuit des pirates* (Zoé, 1993), *La Commissaire chantante*, *L’Ami riche* et *L’Invitation* (Zoé, 2009).

Zschokke a également réalisé trois films : *Edvige Scimitt* (1985), *Der Wilde Man* (1988) et *Erhöhte Waldbrandgefahr* (1996). Ce sont des œuvres expérimentales, au climat étrange qui rappelle celui de Fassbinder et Daniel Schmid. Elles sont restées confidentielles, mais *Edvige Scimitt* a valu au réalisateur le prix de la Critique allemande.

C’est par le roman que Matthias Zschokke entre en littérature. En 1981, *Max* lui vaut le premier prix Robert Walser, attribué sur manuscrit à l’œuvre d’un débutant. Cette succession de petites scènes fait sensation en Allemagne. Sous le regard d’un observateur ironique, Max, jeune homme indécis et naïf, se construit un personnage de conquérant, prêt à toutes les aventures mais bien vite de retour à la maison. L’auteur finit par tuer son héros en lui offrant dix fins différentes. *Max* (en français aux Editions Zoé, 1988) est une délicieuse mise en pièces de la forme romanesque, un dynamitage en douceur du roman de formation.

Vingt-cinq ans plus tard apparaît *Maurice à la poule*. Le titre renvoie à un portrait du peintre suisse Albert Anker, qui figure en couverture et a inspiré à Matthias Zschokke de très belles pages sur l’enfance. Maurice pourrait être le grand frère de Max. Sa petite entreprise d’écrivain public n’attire pas beaucoup de monde, dans ce quartier de Berlin peuplé d’immigrés et de petites gens. Il a tout loisir d’observer. Sa vie propre est très réduite. Parfois il rencontre son ami Fabian, le comédien. Ils sont heureux d’être ensemble mais n’ont rien à se dire. Il échange aussi des lettres avec un autre complice, Hamid. Il y est question de petits riens. Parfois, avec sa bien-aimée, Maurice fait des efforts de sociabilité. Ils revêtent alors leurs plus beaux vêtements. Mais à peine sont-ils arrivés que leur rôle d’invités leur pèse et qu’ils se hâtent de retrouver leur cocon. Dans leur tanière berlinoise, parvient le son d’un violoncelle qui trouble Maurice. Qui est l’instrumentiste ? Cette question l’obsède, mais les efforts à consentir pour le savoir le découragent vite. Maurice est avant tout un œil qui se pose sur les menus faits, sur la laideur et la beauté dans leurs manifestations minuscules, le regard d’un personnage qui restitue les détails gravés dans sa mémoire avec une précision taillée au burin.

L’ironie, la finesse, la justesse de ce roman, sa sensualité aussi lui ont valu le prix Femina étranger, une première pour un éditeur suisse. Pour les Editions Zoé et pour la traductrice Patricia Zurcher, cette distinction est la reconnaissance d’un travail de longue haleine. Elle devrait jeter la lumière sur ses autres livres publiés en français et sur son écriture radicalement originale. ■



Campus Novartis, Bâle, bâtiments de Peter Märkli, SANAA, Diener & Diener. © Novartis AG

Le Campus Novartis laboratoire urbanistique

L'architecture bâloise est une fois encore à l'honneur au Centre culturel suisse. Car c'est à Bâle qu'un géant pharmaceutique érige son Campus superlatif, auquel s'affaire une cohorte de grands architectes.

— Par **Matthieu Jaccard**

● TABLE RONDE

VENDREDI 26.02.10 / 20 H
Bâle, le Campus Novartis

Débat organisé et animé
par Matthieu Jaccard,
architecte et historien de l'art

INVITÉS

Bernard Aebischer, responsable
de la coordination pour
la planification et la construction
du Campus Novartis.

Vittorio Magnago Lampugnani,
professeur d'histoire
de l'urbanisme à l'École
polytechnique fédérale de Zurich,
architecte à Milan et ancien
directeur du Deutsches
Architekturmuseum de Francfort.

■ En 1996, le mariage de Sandoz et Ciba-Geigy, deux géants de la chimie et des sciences de la vie fondés à Bâle, donna naissance à Novartis. À l'époque, le monde n'avait encore jamais connu une fusion d'entreprises de cette taille. Héritant d'infrastructures éparpillées dans la ville, la nouvelle société a décidé, en 1999, de regrouper ses activités sur le site occupé par les usines Sandoz. En 2001, Vittorio Magnago Lampugnani a été chargé de réorganiser ce territoire de vingt hectares, voisin de la France et bordé par le Rhin. Architecte de réputation internationale, professeur d'histoire de l'urbanisme à l'École polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ), il avait l'envergure nécessaire pour relever le défi : concevoir un environnement répondant aux plus hautes exigences de la société et de la recherche contemporaine tout en respectant les traces d'une aventure industrielle commencée en 1886.

Du réseau viaire existant aux espaces à créer pour favoriser les échanges et la qualité de vie, de l'échelle d'une place de travail à celle de la ville de Bâle, le Campus Novartis est un projet qui mêle des enjeux architecturaux et urbanistiques complexes.

Le campus doit aussi permettre à Novartis d'offrir un cadre de travail et de vie à même d'attirer les meilleurs chercheurs. L'entreprise, active dans un domaine industriel hautement concurrentiel, doit rivaliser avec les

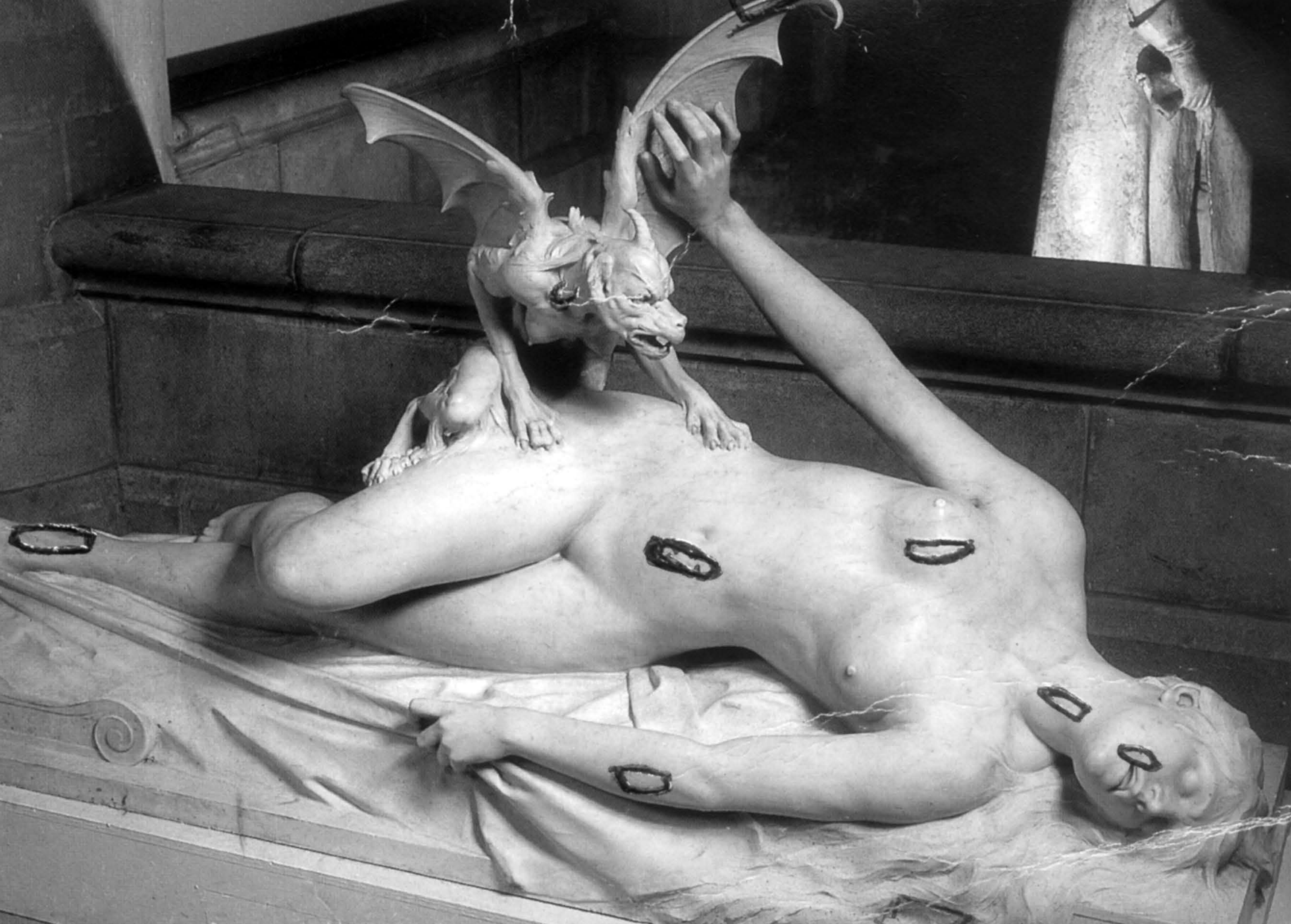
importants moyens qui sont mis en œuvre, tant ailleurs en Europe, aux États-Unis qu'en Asie, pour satisfaire et fidéliser des employés d'élite.

Une rue de 600 mètres, la Fabrikstrasse, constitue l'épine dorsale du Campus. En 2005, un premier bâtiment est venu s'ajouter à ceux qui la bordaient déjà. Plusieurs autres ont été construits depuis. Des places ont été aménagées ; des restaurants, des cafés et des boutiques ont été installés, renforçant le caractère urbain d'un ensemble réalisé par les architectes les plus renommés du moment : Diener & Diener (avec Gerold Wiederlin et Helmut Federle), Peter Märkli, SANAA, Marco Serra, Adolf Krischanitz, Rafael Moneo, Vittorio Magnago Lampugnani, Frank O. Gehry et Tadao Ando. La réalisation, d'ici 2014, de neuf autres interventions marquera la fin d'une étape.

En s'adressant à Vittorio Magnago Lampugnani et à un ensemble unique d'architectes pour la conception de ses nouvelles infrastructures, Novartis a transposé, dans le champ architectural et urbanistique, la dimension prospective de ses activités de recherche. Destiné à accueillir à terme 10 000 personnes, le Campus Novartis est un projet vraiment fascinant. Certains aspects de ce modèle sont voués à se répandre : le développement en partenariat avec les autorités politiques, l'absence de voitures sur le site, la mixité entre les espaces de loisirs et de travail, la stimulation des échanges sociaux au travers de lieux de rencontre, etc. Cette réalisation permet aussi de prendre la mesure de questions auxquelles toute la société va être rapidement confrontée. La barrière dressée, pour des raisons de confidentialité et de sécurité, entre ce quartier idéal et le reste de la ville, préfigure d'importants débats... ■

Les Mannequins de Corot

d'après Édouard Gaillot, historien de l'art
Par Denis Savary



Le voyage planétaire des musiques éthiopiennes



Le comptoir du Dallas Music Shop, magasin de cassettes et de CD. Addis Abeba, mai 2009. © Raphaël Anker

Comme la salsa ou l’afro-beat, les musiques éthiopiennes s’inventent des nouvelles vies au Japon, aux États-Unis ou en Suisse. **Francis Falceto**, fondateur du label *éthiopiennes*, évoque les étapes de ce destin mondialisé qui, mais il ne le dira pas, lui doit beaucoup.

■ Depuis quelques années, il se passe quelque chose dans le vaste monde des musiques dites du monde : grâce aux technologies contemporaines de diffusion et de communication, plus aucun des sons de notre planète n’est étranger aux fouineurs et autres *music lovers*. Tout est devenu accessible, souvent au prix d’un déni des droits des artistes et créateurs ; il semble qu’aucune fringale ne saurait venir à bout de l’énorme gâteau musical mis à notre disposition.

Entre les multiples cultures musicales soumises à la dévoration de nos mange-disques, l’une des dernières en date est la musique éthiopienne. Les musiques éthiopiennes devrait-on plutôt dire, tant le gisement musical de l’antique Abyssinie est vaste et multiforme. Timidement apparues dans l’hémisphère nord en 1986 avec le disque *Erè mèla mèla* de Mahmoud Ahmed puis la compilation *Ethiopian Groove* en 1994, leur diffusion a connu une ampleur inattendue et un accueil dépassant toute prévision¹. À partir de 1997, la collection *éthiopi-*

ques a enfoncé le clou en présentant les multiples facettes du génie musical éthiopien, et toute leur diversité : musiques urbaines, traditionnelles, « ethniques », religieuses, groove cuivré et entêtant des Elvis et autres James Brown abyssins, facéties des improvisateurs *azmari*, rythmes « dromadaires », chaotiques ou répétitifs des provinces méridionales ou septentrionales, mélancolie spirituelle et terrassante de la *bèguèna*, etc. Ces couleurs sonores font désormais partie du patrimoine musical universel.

Contrairement à la totalité des pays africains, l’Éthiopie n’a jamais été colonisée, si l’on excepte cinq ans d’occupation par l’Italie fasciste entre 1936 et 1941, peu de chose à vrai dire pour un pays dont l’histoire a traversé trois millénaires. Donc, pas de métropole ou de capitale européenne pour relayer sa culture en général et ses musiques en particulier. Ce n’est pas par hasard si Paris est devenue la capitale des musiques de l’ancien empire colonial français, si Londres est le haut-parleur privilégié des musiques de l’ex-territoire afro-anglophone, Bruxelles celui de la rumba congolaise ou Lisbonne celui des musiques luso-africaines. La longue tradition de farouche indépendance voire d’isolationnisme de l’Éthiopie a fait le reste, et c’est ainsi que ses musiques sont les dernières du continent noir à avoir atteint nos latitudes.

En Éthiopie, il faut ajouter à une sorte d’inappétence pour l’exportation le fait que les textes priment sur la musique. L’antique tradition des *azmari*, ménestrels comparables à nos troubadours médiévaux, diseurs à la langue bien pendue et porte-parole de la libre pensée, est un sport national – à condition que les improvisations verbales soient exprimées de manière contournée, en utilisant tous les ressorts poétiques et rhétoriques du *sem-enna wèrq* – littéralement « cire-et-or », l’art du double sens, ou *double entendre* comme disent joliment les Anglo-Saxons. La musique proprement dite, qu’il s’agisse de la beauté d’une voix, de la sophistication des arrangements ou de l’excellence instrumentale, est considérée comme secondaire. D’où l’incrédulité des artistes éthiopiens invités à l’étranger, se figurant a priori que des publics non amharophones ne pourront s’intéresser à leur « musique » ni l’apprécier comme il se doit.

L’accueil fait en dehors de leurs frontières aux musiques d’Éthiopie depuis leur irruption sur le marché international, singulièrement à travers la collection *éthiopiennes*, a démenti sans appel ces préjugés nationaux éthio-éthiopiens. Plus encore, un phénomène inattendu, totalement imprévu, se propage irrésistiblement depuis quelques années. Il est le fait de musiciens tombés en amour avec ces musiques, et qui se sont mis en tête d’en donner leurs versions, là aussi en toute diversité stylistique.

C’est d’abord l’Either/Orchestra, un big band de jazz robuste et sérieusement virtuose, originaire de Boston, qui a donné le premier *la* en publiant, en 2000, une *Ethiopian Suite* à partir de trois morceaux figurant sur le CD *Ethiopian Groove*, puis une reprise de Tèshomè Meteku tirée d’*éthiopiennes*-1, dans leur album suivant². Grâce à internet, contact fut pris avec l’Either/Orchestra, et le big band s’est retrouvé invité en janvier 2004 à Addis Abeba pour la troisième édition du Festival

● COURS EX CATHEDRA

MERCREDI 24.03.10 / 20 H
Les Mannequins de Corot
Denis Savary

Remerciements
au musée des Augustins, Toulouse

international des musiques d'Éthiopie³, en même temps que Susheela Raman qui préparait alors son second album avec une adaptation d'un morceau de Mahmoud Ahmed tirée d'*éthiopiennes-7*, « *Bèmen sèbèb letlash* », qui allait devenir *Love Trap*. Il est juste de mentionner qu'entre-temps était paru en 2002 « *Jump to Addis/ Europe meets Ethiopia* » (*éthiopiennes-15*), fruit de la rencontre entre des étudiants européens du pianiste *free jazz* Misha Mengelberg au Conservatoire d'Amsterdam (le batteur hollandais Bernt Nellen, le bassiste hollandais Koen Nutters, le sax allemand Olaf Boelsen et le guitariste français Damien Cluzel) et de plusieurs musiciens traditionnels éthiopiens.

Depuis lors, l'épidémie n'a pas cessé de s'étendre. Le Festival addissin a accueilli successivement Frédéric Galliano et un choix de divas éthiopiennes, Han Bennink, Jean-François Pavros et Philippe Herpin associés à Tsèdènia Guèbrè-Marqos (2005), Le Tigre des platanes et Idan Raichel (2006), le Badume's Band, Nadav Haber (Israël) et The EX (2007), ZEA, Nick Page et Dub Colossus ainsi que l'Invisible System de Dan Harper (UK, 2008), le Debo Band (USA) et l'Imperial Tiger Orchestra (2009)...

En 2007, le brillantissime saxophoniste japonais Yasuaki Shimizu a publié de son côté un CD *Pentatonica* (Victor Entertainment) qui transcende les ressorts insoupçonnés des gammes pentatoniques éthiopienne et japonaise. On ne compte plus aujourd'hui les reprises et autres réjouissantes maltraitances de standards éthiopiens un peu partout sur la planète : Budos Band, Dengue Fever, Daktaris (USA), Snowflake (Canada) et, plus près de nous, ETH, Ukandanz, Akalé Wubé, Arat Kilo... Sans parler des *samplers* plus ou moins reconnaissants comme K'Naan, Nas & Damian Marley, Oh No, Common et quelques dizaines d'autres.

À cela s'ajoutent les déclarations passionnées de professionnels de premier plan : Elvis Costello, Patti Smith, Tom Waits, Jim Jarmusch, Robert Plant ou le Kronos Quartet et, en France, Dominique A, Arthur H, Gaëtan Roussel ou JP Nataf forment une sorte de fan club virtuel extrêmement gratifiant pour la cause musicale philéthiopienne.

La nouvelle collection ethioSonic (Buda Musique), commencée en 2007, se propose précisément de diffuser toutes sortes de musiques éthiopiennes contemporaines, d'où qu'elles viennent : d'Éthiopie même, de la diaspora, ou encore de tous ces *fèrendj* (étrangers) survitaminés qui viennent secouer l'*enset* (le faux-bananiér si répandu en Éthiopie méridionale).

Pour le dire brièvement, le public éthiopien aime ça. On aurait pu craindre des sautes d'humeur chauvines ou des aigreurs quasi xénophobes, mais c'est très majoritairement une réelle fierté qu'expriment les Éthiopiens, et la conscience émue d'une reconnaissance internationale de leurs musiques.



Imperial Tiger Orchestra. © Benoît Guillaume

L'une des dernières incarnations de cette réjouissante dynamique se nomme Imperial Tiger Orchestra. Le groupe genevois fut la grande sensation du Festival d'Addis Abeba en mai dernier. Nul doute que ses membres auront à cœur de frapper aussi fort les 3 et 4 février prochains au Centre culturel suisse de Paris.

1. Il faut aussi rappeler les disques d'Alèmayèhu Eshètè (*Addis Ababa*) et Netsanet Mèllèssé (*Dodge*) enregistrés en 1990 à Paris avec le dernier Wallias Band (Dona Wana/Musidisc, 1992, et Shanachie pour les USA) et passés totalement inaperçus...
2. Albums *More Beautiful Than Death* et *Afro-Cubism*, publiés par Accurate Records respectivement en 2000 et 2002. Pour la petite histoire, c'est le bassiste du trio Morphine, Mark Sandman, qui avait rapporté de France quelques exemplaires d'*Ethiopian Groove* dans ses valises et lancé une sorte de mode éthiopienne dans les clubs de Boston dès le milieu des années 90.
3. Ce Festival annuel prépare sa 9^e édition, qui aura lieu du 12 au 20 mars 2010. L'Alliance Éthio-Française en est depuis le début le soutien principal à travers ses directeurs successifs, Lucien Roux, Guy Maurette, et aujourd'hui Denis-Charles Courdent. La direction artistique est assurée par mon ami Heruy Arêfe-Ainé et moi-même. ■



© Juan-Carlos Hernandez

LES TIGRES DE GENÈVE

■ Les musiques éthiopiennes peuvent surgir n'importe où. Même à Genève, où l'Imperial Tiger Orchestra est né, il y a trois ans, de l'envie un peu allumée du trompettiste Raphaël Anker. « *Les membres du groupe viennent de pratiques musicales très diverses* », explique le trompettiste qui a longtemps fait du jazz ou soufflé dans des groupes de musique d'Afrique de l'Ouest et découvert la musique éthiopienne, comme tout le monde, avec les premiers disques de la collection *éthiopiennes* (1997). John Menoud, le saxophoniste, vient de la musique expérimentale contemporaine. Alexandre Rodrigues, aux claviers, est membre du groupe Aloan et versé dans le trip hop. Julien Israelian, le batteur, a surtout composé pour le théâtre. Luc Détraz, aux percussions, vient du rock. Quant à Cyril Moulas, un jazzman d'Annecy, il est le bassiste qui ajoute dans ce chaudron un « *phìn* », soit une guitare thaïlandaise qui n'a strictement rien à faire dans la musique éthiopienne, mais qui s'y trouve fort bien.

Il n'y a pas de tigres en Éthiopie mais il y a eu des tigres : le saxophoniste Getatchew Mekurya, le vibraphoniste Mulatu Astaqué, le chanteur Mahmoud Ahmed. Ils sont ceux chez qui les Genevois ont commencé par puiser, avant de découvrir d'autres curiosités sonores, par exemple celles apparues dans les diasporas éthiopiennes américaines.

Dans la musique éthiopienne, le chant est central. Pas chez les Tiger. Ces faussaires assumés font dans le *groove* purement instrumental, avec une puissante machine à festivités qui distille ses lignes obsessionnelles comme dans des sets électro. Demeurent bien sûr les bases harmoniques, les rythmes et des mélodies qu'aucun Éthiopien n'ignore.

En mai 2009 les Tiger ont joué à Addis Abeba, dans le festival créé par Francis Falceto. Les Genevois rêvent de retourner en Éthiopie. De rejouer à Addis, où ils ont fait un tabac, mais plus encore de « *sillonner le pays avec l'orchestre, jouer pour les gens des campagnes* ». Et entrevoir le tigre, sûrement. FG ■

● CONCERTS

MERCREDI 03
& JEUDI 04.02.10 / 20 H
Imperial Tiger Orchestra
(concert)
avec Francis Falceto
(conférence)

Soirées programmées
par Éric Linder, musicien et
programmateur



© Bertrand Cottet / Strates

« Une bonne exposition doit agir comme un parasite »

Chantal Prod'Hom envisage le design comme un révélateur social. Esthétisme et esprit ludique se rejoignent dans les expositions qu'elle propose. Son parcours, dessiné par les coups de cœurs passionnés, y est pour beaucoup. — Par Florence Gaillard

■ Il n'y a qu'un Musée de design en Suisse romande. Son nom, peu de gens arrivent à s'en souvenir précisément. Le « Musée de design et d'arts appliqués contemporains », on le situe mal. Par contre, son acronyme fait tilt : le mudac, avec une minuscule, est un nom qui s'est fait sa place depuis sa création, il y a dix ans cette année.

Il s'est fait sa place, dans un coin de la vieille ville de Lausanne, à l'ombre de la cathédrale. Son identité s'est véritablement définie au fil des programmations. Car le design, allez savoir ce que cela signifie vraiment. Le mot est ambigu ? À la bonne heure, profitons-en. Jouons. Interrogeons-nous. C'est là le ton de la maison.

Le mudac a un ancêtre, le Musée des arts décoratifs de Lausanne, ouvert pendant une trentaine d'années. Une très belle collection d'art verrier contemporain y avait été constituée, le mudac en a hérité et l'expose juste sous les toits. Il faut dire que le bâtiment, ancien, charpenté comme une demeure patricienne, n'a pas exactement le profil d'un *white cube* modulable.

Chantal Prod'Hom a voulu le mot contemporain dans le nom du musée. C'est que les mots sont flous, mais chargés. « *Arts décoratifs, ça sonne un peu vieillot, le mot a pris des rides. Et dans arts appliqués, il y a l'idée d'application. On pense bijou, broderie, poterie. Quant au mot design, il est parfois prétentieux, en même temps qu'associé à des objets d'une époque révolue...* » D'où le mot « contemporain » pour remettre les pendules à l'heure. Il faut dire que Chantal Prod'Hom a baigné dans le

Chantal Prod'Hom est la directrice du Musée de design et d'arts appliqués contemporains de Lausanne (mudac) depuis l'an 2000. Elle a inscrit le design dans la liste des rendez-vous culturels des Lausannois, grâce à des expositions capables à la fois de pointer des faits de société et de faire découvrir les jeunes créateurs.

entre autres, et par leur impact mondial. L'évocation du sida ou de la religion comme argument de vente c'était toute de même détonant », se souvient en riant Chantal Prod'Hom.

Et là, rebelote. Un virage encore, en 1997, puisque Oliviero Toscani lui demande de prendre la direction de la Fabrica, à Trévis. La Fabrica, c'est ce lieu qui faisait rêver, à l'époque. Un centre de recherche, un incubateur de jeunes créateurs de tous les domaines de la communication, visuelle surtout, réunis pour faire exploser le catalogue des idées fun de la fin du xx^e siècle. C'était très branché. Tourbillonnant. Et... épuisant. « *Les créateurs sélectionnés venaient pour un an, ils devaient produire intensément. Toscani mettait beaucoup d'énergie dans cet endroit. C'était une sacrée expérience mais après un an, j'en avais assez, je suis rentrée à Lausanne.* » Autre rencontre professionnelle alors, avec Jacques Hainard. Un personnage en Suisse romande, qui a mis du poil à gratter – surtout la tête – dans le Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN). Le genre de presque-gourou qui vous invite par l'exemple à regarder en coin et à penser de biais.

« *Je ne viens pas du design, ça me permet de l'aborder de l'extérieur, comme un matériel qui interroge nos modes de vie,* explique Chantal Prod'Hom. *Nous travaillons avec du matériau brut, à partir duquel il faut dégager du sens. Lorsque l'on réfléchit à une exposition, l'erreur est d'aller chercher l'objet qui cautionne une idée de départ. Au contraire, il faut regarder sans jugement. Une exposition est réussie lorsqu'elle nous fait voir ce qu'on ne voit plus, lorsqu'elle agit comme un parasite.* »

Chantal Prod'Hom a ainsi présenté des chaussures méconnaissables (*Chaussés-Croisés*, 2002-2003), ou la première exposition personnelle de Matali Crasset (2002). Une autre expo sur les accessoires pour animaux domestiques, qui cumulait les obscénités commerciales. Une exposition sur les objets gonflables (*Air en forme*, 2000) et, dans *Bêtes de style* (2006), des pièces de design qui convoquent l'animalité. Parfois, le thème surgit d'un agacement. « *Vraie, l'irritation peut être une très bonne piste! Il y a quelques années, c'était la mode des vêtements aux motifs de camouflage, pour les jeunes filles et les enfants. Ça me semblait mériter réflexion. L'exposition Cache-Cache camouflage (2002) m'a permis de décliner le thème, en y intégrant des pièces d'art, des photos et des installations.* »

On est loin, c'est sûr, du cliché plexiglas, de la chaise Philippe Starck ou du décor minimaliste *eighties*, froid, distant et cher, qui colle encore au mot design. À coup de six ou sept expositions par an – ce qui est énorme au vu du budget limité de la structure – Chantal Prod'Hom participe à la fabrication du regard. Le nôtre, le sien. « *Pour ce job, il faut avoir toutes les antennes dehors. Et accepter de voir, simplement voir. C'est une des missions essentielles d'un musée qui traite de contemporain.* » ■

Prochaines expositions au mudac

Destroy design, regards croisés entre art contemporain et design. Du 24 février au 24 mai 2010.

In vino veritas, un projet de Matali Crasset. Du 21 avril au 10 octobre 2010.

Zep, portrait dessiné.

Du 19 juin au 10 octobre 2010.

LE DESIGN EN 2010 SOUS L'ŒIL DE CHANTAL PROD'HOM

■ – *Une tendance dominante dans le design contemporain ?*

– Je vois surtout qu'il n'y a plus de tendance dominante! Et, depuis longtemps, plus d'école régionale ou nationale, mais une pluralité de tendances. S'il faut en désigner une, je dirai que l'hybridation est la tendance qui chapeaute toutes les autres.

– *Comment les créateurs réinventent-ils l'eau chaude... ou la chaise ?*

– Une chaise, c'est l'objet par excellence qu'un designer d'objets veut créer. Qu'est-ce que ça peut bien signifier, aujourd'hui, designer une chaise? On ne peut redéfinir un tel objet, on ne peut que tourner autour. Avec des tas d'apports qui parlent des préoccupations de notre temps. Quel matériau, en dépensant quelle énergie? En soulignant quel aspect formel? Ce qui est certain, c'est que les questions énergétiques et écologiques sont prises en compte dans le design d'objet comme des données essentielles aujourd'hui.

– *Le matériau des années 2010, c'est... ?*

– C'est une colle! Il n'y a pas un matériau qui domine, mais un retour évident des matières naturelles, comme le bois, la paille, le jonc, le liège, le bambou. Le phénomène se remarque fortement depuis deux ou trois ans. Ce que l'on voit émerger, ce sont des objets à la fois très artisanaux et très technologiques, rendus possibles grâce à des emprunts à d'autres domaines techniques, comme le sport.

– *La force du design « made in ch » ?*

– Le design suisse est associé à des idées telles que la simplicité, l'efficacité, la précision, la maîtrise des petits formats. Et bien sûr, la Suisse abrite depuis plusieurs décennies un savoir-faire et une tradition typographiques, surtout la Suisse allemande. C'est toujours d'actualité.

– *Où peut-on se former comme designer en Suisse ?*

– En design industriel, en communication visuelle et en photo, l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL) est très dynamique. Pour le design textile, je conseillerais la Haute école d'arts appliqués de Lucerne et la Haute école d'art et de design de Genève, également très à la pointe en bijouterie. FG ■

Trois créations de designers suisses



La cabane à oiseaux, en graines, de l'Atelier Oi, 2005. DR



L'abat-jour Fibonacci, en caoutchouc de silicone, d'Alain Jost, 2007. DR



L'horloge Espace Temps, de Martino D'Esposito pour Ligne Roset, 2007. DR

Accrochage [Vaud 2010] + Elisabeth Llach

Alles wird gut – Tout ira bien

30. 1. – 28. 2. 2010

Vernissage: vendredi 29 janvier, 18h30

Nalini Malani

Splitting the Other

20. 3. – 6. 6. 2010

Vernissage: vendredi 19 mars, 18h30

Philippe Decrauzat & Jean-Luc Manz

(Prix Gustave Buchet 2010)

2. 7. – 5. 9. 2010

Vernissage: jeudi 1^{er} juillet, 18h30

Je ne vois que le soleil

La lumière dans les collections du Musée

25. 9. 2010 – 2. 1. 2011

Ouverture de l'exposition le 25 septembre
à l'occasion de la Nuit des Musées

mcb-a MUSÉE CANTONAL DES BEAUX-ARTS
LAUSANNE

CULLY JAZZ.

LE RENDEZ-VOUS MUSICAL
DU PRINTEMPS EN SUISSE

9-17 AVRIL 2010
28^e EDITION – WWW.CULLYJAZZ.CH

**AARON PARKS MARC RIBOT TRIO OLIVIA PEDROLI PLAISTOW
AKI TAKASE & LOUIS SCLAVIS DUO LUCIEN DUBUIS TRIO FEAT.
MARC RIBOT ANDRE MANOUKIAN & VOCAL GUESTS ANGELIQUE
KIDJO CHUCHO VALDES BEN L'ONCLE SOUL ROCKY GRESSET STAFF
BENDA BILILI YOUN SUN NAH AND ULF WAKENIUS CHARLIE HADEN
QUARTET WEST HILDEGARD LERNT FLIEGEN HANK JONES DORADO
SCHMITT FAMILY FREDO VIOLA DOG ALMOND ERIC BIBB DUO
HINDI ZAHRA MANU KATCHE MININO GARAY ET LES TAMBOURS
DU SUD IMPERIAL TIGER ORCHESTRA SYLVAIN LUC FEMI KUTI AND
THE POSITIVE FORCE VIJAY IYER TRIO TIGRAN HAMASYAN YARON
HERMAN & MICHEL PORTAL ANOUAR BRAHEM**

**ET LE FESTIVAL OFF AVEC PLUS DE 70 CONCERTS GRATUITS DANS LES CAVEAUX ET LES CAFÉS DU
BOURG AINSI QUE DE NOMBREUSES SOIREEES DJ'S AU NEXT STEP**

BILLETTERIE ET INFORMATIONS SUR WWW.CULLYJAZZ.CH

Longue vue sur l'actualité culturelle suisse en France / Expositions

**VALENTIN CARRON**
Pergola

Ski-bobs des années 90 disposés en rang d'oignons, bras modelé à la façon d'Alberto Giacometti mais terminé par un doigt d'honneur, copies des sculptures monumentales en bronze dans l'entrée de la fondation Gianadda à Martigny... Les relations entretenues avec le vernaculaire, l'histoire de l'art, le ready-made et le kitsch sont chevillées au travail de Valentin Carron. S'inspirant de l'esprit des lieux, l'artiste rejoue certains des codes qui construisent sa mythologie. Le processus créatif qui s'ensuit est alors simple : au détour de ses voyages ou de ses promenades en montagne, il relève des noms, des formes et des symboles. Le plus souvent, il les photographie sous tous les angles possibles avant de les reproduire à partir de matériaux synthétiques, à l'échelle 1:1. Par exemple des croix. Objets incontournables du vocabulaire visuel du Valais, canton suisse à forte empreinte catholique, ces croix simplissimes font partie de son univers. Elles n'ont plus alors pour mission d'exalter la religion autochtone, que l'artiste ne revendique pas un seul instant, mais celle d'incarner, à leur insu dira-t-on, un objet type du minimalisme : une forme géométrique obtenue par la rencontre d'une horizontale et d'une verticale. Ainsi procède Valentin Carron : par appropriation, par jeu et par envie de faire sens. Au Palais de Tokyo, il dispose du grand espace courbe avec estrade. Ses nouvelles pièces construisent des jeux de perspective inspirés par les *Places d'Italie* du peintre métaphysique Giorgio De Chirico. On imagine des compositions de rues désertes, hautes cheminées mélancoliques, statues et arcs mystérieusement ombrés, univers qui, chez Carron, devient « *plus rugueux, plus lourd, plus rustique et en trois dimensions* » comme il l'explique lui-même. Le geste que Valentin Carron accomplit en transposant des objets d'un contexte à un autre ou en faisant revivre des formes artistiques désuètes, c'est une façon de réinvestir dans les forces qui ont agité l'histoire de l'art du xx^e siècle. **Florence Grivel**
Paris, Palais de Tokyo, du 19 février au 16 mai.
— www.palaisdetokyo.com

**GAËL GRIVET**
Zythum

Deuxième exposition personnelle en France pour ce jeune artiste de Quimper qui s'est installé à Genève en 2004. Pour Le Bon Accueil, « une association-lieu ressource pour artistes », Gaël Grivet présente un ensemble de pièces dont le sujet dominant est le langage, qu'il soit verbal ou non. Plus particulièrement, des cas où le langage s'avère glissant : les malentendus, les quiproquos, les lapsus, etc. Avec l'installation *Quid Pro Quo*, Gaël Grivet explore les paramètres de la projection de cinéma, par le biais d'une archi-sculpture en bois qui serait la membrane entourant à la fois le projecteur et le faisceau lumineux de la projection. Dans la vidéo *Cavale*, il braque sa caméra vers le ciel depuis une voiture qui roule. Des fragments de paysages font sporadiquement irruption dans le monochrome bleu du ciel. Cette œuvre interroge la fonction du cadrage, qui privilégie ici une image aux composants fortuits. Ailleurs, une animation vidéo du mot « aujourd'hui » laisse l'apostrophe se balader de façon aléatoire. Ce travail étrange et prometteur trouve un écho dans une des questions favorites de l'artiste : de quoi l'art est-il l'antidote ? **Olivier Kaeser**
Rennes, Le Bon Accueil, jusqu'au 7 mars.
— www.bon-accueil.org

**ALDO MOZZINI**
Storie raccontata a metà

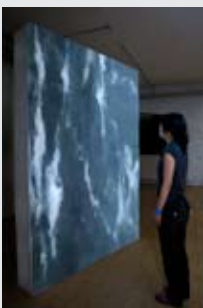
Les revers poétiques du quotidien font l'objet de toute l'attention d'Aldo Mozzini. En naissent des objets, installations, photographies ou vidéos, des œuvres brinquebalantes, éphémères, qui ne doivent rien au hasard. Son Tessin natal sert son inspiration mais c'est que, plus généralement, la question de l'identité le poursuit. Des pièces comme *Grottino* ou *Gerlo* renvoient à des archétypes tessinois souvent exploités par le marketing touristique pour vendre

le rêve d'un territoire tranquille et d'une innocence préservée. Aldo Mozzini se réapproprie ces visions idylliques mais l'impression de fragilité qui s'en échappe fait vaciller les lieux communs. Avec *Refuge* ou *Camper*, il recrée des habitats nomades de fortune. Références directes aux sans-abri, ces architectures sont aussi des micromonuments érigés en hommage à des modes de vie alternatifs. Pour sa première exposition personnelle en France, Aldo Mozzini réalise plusieurs pièces pour le Centre d'art contemporain d'Annemasse : une forêt d'arbres calcinés, une série de cages à oiseaux hermétiques, des dessins et un cabinet de curiosités fait d'œuvres utopiques ou inachevées... **Florence Gaillard**
Annemasse, Villa du Parc, du 12 mars au 21 mai.
— www.mozzini.ch
www.villaduparc.com —

**LAURENCE BONVIN**
On the Edges

Laurence Bonvin traque les métamorphoses urbaines d'un début de millénaire marqué par l'expansion ultrarapide des métropoles. Autant dire que le champ est vaste et les sujets infinis. Mais cette photographie se restreint à un style documentaire, et ses métropoles de prédilection sont à ce jour Berlin, Istanbul ou Johannesburg. À Berlin, où a été réalisée la série *Freizeit*, la société des loisirs s'empare d'espaces amples

et chargés de lourde mémoire. L'histoire continue, certes, à moins qu'elle ne se vide ? La série *On the Edges of Paradise* témoigne de la construction de « *gated communities* » à la périphérie d'Istanbul. Laurence Bonvin a pénétré ces lieux de vie sécurisés, qui prospèrent comme autant de révélateurs de peur, de clivages économiques et sociaux croissants. La photographie rend manifeste l'artificialité du décor, « *suspendu dans une fiction* » largement importée. Et c'est un autre questionnement d'ordre sociopolitique qui naît devant les images de Johannesburg et de ses marges, dont la planification, ou la non-planification, raconte encore bien des réalités de l'apartheid. **Florence Gaillard**
Pontault-Combault, Centre photographique d'Île-de-France, jusqu'au 7 mars.
— www.laurencebonvin.com/
www.cpf.net —

**MARION TAMPON-LAJARRIETTE**
Le Vertige

Après des expositions au module 1 du Palais de Tokyo à Paris, au Printemps de septembre à Toulouse, au Mamco et à la galerie Skopia à Genève, cette jeune artiste formée à Nice, Lyon et Genève présente de nouvelles œuvres autour de l'installation vidéo *Stream*. Ce titre est à comprendre dans le double sens de courant d'eau – référence à l'image source,

une chute d'eau apparaissant ici comme une fontaine de pixels – et d'échange de fichiers, une pratique emblématique de l'artiste qui télécharge beaucoup de documents pour constituer ses œuvres. Deux nouvelles pièces vidéo et des photographies proposent des promenades virtuelles dans des décors de films, en l'occurrence des lieux insulaires où les personnages se perdent. L'artiste ajoute, par incrustation, des figures contemporaines dans ces décors fictionnels, poursuivant sa recherche de réactivation d'un imaginaire cinématographique. Avec une réflexion et un savoir-faire très contemporains, Marion Tampon-Lajarriette s'approprie avec malice la phrase de Francis Picabia : « *Le nouveau, toujours le nouveau mais c'est vieux comme le monde.* » **OK**

Paris, Galerie Dix9, du 18 mars au 30 avril.
— www.galeriedix9.com

ESPACE 2

RADIO SUISSE ROMANDE

LA VIE CÔTÉ CULTURE

Espace 2

monte le son !

Nouvelle grille

Nouveaux rendez-vous

www.rsr.ch/espace2

LivInYourHead

Espace d'exposition de la Head – Genève

Programme des expositions Janvier – juillet 2010

LivInYourHead
Rue du Beulet 4
1203 Genève

www.hesge.ch/head

Full Vacuum
Mio Chareteau, Emilie Ding, Jeanne Gillard, Luc Mattenberger, Nicolas Rivet
Vernissage le 19 janvier à 18 h

Veit Stratmann, Règle(s) de jeu
Avec les étudiants de la Head – Genève
Vernissage le 25 février à 18 h

Théorie des modèles.
Art & science, trop simple, trop complexe
Mark Dion, Kirsten Johannsen, Christoph Keller, Gerhard Lang, ...
Vernissage le 30 mars à 18 h

Act 2010
Plate-forme d'échange autour des pratiques contemporaines de la performance organisée par six hautes écoles d'art suisses.
30 avril et 1^{er} mai

Vice versa
Emmanuelle Antille, Hervé Graumann, Angèle Laissue, Bruno Serralongue, Patrick Tschudi, Marie Velardi, Frank Westermeyer, Ingrid Wildi
Curateurs : les étudiants de l'option art/media/
Vernissage le 6 mai à 18 h

La revanche de l'archive photographique
Exposition, colloque, publication
Dans le cadre des 50JPG (50 Jours pour la photographie à Genève)
Vernissage le 4 juin à 18 h

— **HEAD**
HAUTE ÉCOLE D'ART ET DE DESIGN **GENÈVE**
GENEVA UNIVERSITY OF ART AND DESIGN

Hes-so **GENÈVE**

Association des amis du Centre culturel suisse de Paris

Cette association d'amis a été créée afin de contribuer au développement et au rayonnement du Centre culturel suisse de Paris, tant en France qu'à l'étranger. Elle vise aussi à entretenir des liens vivants et durables avec tous ceux qui font et aiment la vie culturelle suisse.

— Les voyages en 2010

Les ateliers de Rennes – Biennale d'art contemporain, samedi 29 mai (aller-retour en train depuis Paris).

Art contemporain en Suisse orientale (St-Gall, Winterthur, Bregenz...), du jeudi 11 au dimanche 14 novembre.

Pré-inscriptions et informations : lesamisduccsp@bluewin.ch.

— Des avantages

Les amis reçoivent *Le Phare*, bénéficient de tarifs préférentiels sur les publications, de réductions ou d'entrées gratuites aux événements publics organisés par le Centre culturel suisse.

— Une édition d'artiste

Andres Lutz & Anders Guggisberg réalisent une édition réservée en priorité aux amis du Centre culturel suisse.

Catégories d'adhésion
Cercle de soutien : 50 €/75 CHF
Cercle des bienfaiteurs : 150 €/225 CHF
Cercle des donateurs : 500 €/750 CHF

Association des amis du Centre culturel suisse
c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris

lesamisduccsp@bluewin.ch
www.ccsparis.com

Scènes



© Hélène Toubert

BARBELO, À PROPOS DE CHIENS ET D'ENFANTS

Biljana Srbljanovic / Anne Bisang

C'est le texte d'une femme née à Belgrade en 1970, Serbe très peu nationaliste, pro-européenne engagée, mal vue là d'où elle vient. Biljana Srbljanovic est l'auteur de *La Trilogie de Belgrade*, de *La Chute* et de *Supermarket*, qui l'ont fait connaître à travers l'Europe depuis une dizaine d'années. Sa dernière pièce, *Barbelo, à propos de chiens et d'enfants*, commence par une dédicace : « *À mes amies, celles qui se sont suicidées et les autres.* » On est dans la Serbie d'après Milosevic, on est aussi partout où la déshumanisation pousse les êtres dans leurs retranchements pathologiques. Milena (excellente Lise Wittamer) promène son chien et ses errances dans les parcs publics. Elle se voudrait enceinte, quoique... Elle cherche des points d'appui, un peu d'ordre sensé et se demande : « *Comment peut-on savoir ce qu'on va mettre au monde ? Un homme ou une bête ?* » Elle finit par accoucher d'une bague. Signe des alliances à renouer ? Milena tente d'inventer une vie possible, entre autres avec Zoran, un enfant boulimique de huit ans, fils de son mari Marko, lui-même politicien occupé à graver l'échelle du pouvoir. Bien des choses dans cette fable s'organisent à l'envers : les parents ont peur des enfants, les chiens se prennent pour des hommes, les hommes pour des animaux, les policiers se droguent, les morts interrogent les vivants. C'est plein de désarroi, mais sans pathos, et pas sans solution non plus. Anne Bisang, directrice de la Comédie de Genève depuis 1999, signe une magnifique mise en scène, acérée, sur le fil de la bouffonnerie et de l'humour noir, avec une cohérence et des idées efficaces, telles ces didascalies montrées sur écran ou cette roue dans laquelle marchent les comédiens. Burlesque dans le tragique, ce théâtre-là rend au monde un peu de son enchantement. **Florence Gaillard Valence, La Comédie, les 7, 8 et 9 avril.**

— www.comediedevalence.com
www.comedie.ch —



© Mario Del Curto

BAB ET SANE

René Zahnd / Jean-Yves Ruf

Tout se passe à la Villa Paradis. Le genre de nom qui vous pose le décor d'événements sordides. Dans cette pièce de René Zahnd, la Villa Paradis est la vaste demeure où se retrouvent cloîtrés, sans rien y pouvoir, Bab et Sane. Eux, ce sont les deux gardiens de cette maison désertée. Ils sont africains, bloqués sur un confetti de verdure quelque part sur le territoire européen. Dans leur pays natal, le dictateur, propriétaire de la Villa

Paradis, a été renversé. Bab et Sane organisent la survie, s'inventent une réalité qui s'emballe et fuit. Les deux hommes s'accrochent aux mots, jouent, glissent hors du temps et du réel, poursuivis par le fantôme du tyran. Le point de départ est un fait réel : le séjour de deux employés restés en Suisse, près de Lausanne, dans une propriété du dictateur zairois Mobutu après la chute de son régime. La suite appartient à René Zahnd l'auteur, aux deux excellents acteurs Habib Dembelé et Hassane Kouyaté, et à leur metteur en scène Jean-Yves Ruf. **FG Saint-Étienne-du-Rouvray, Le Rive Gauche, le 23 février. Thonon, Maison des arts, 2 et 3 mars. Compiègne, Espace Jean-Legendre, le 9 mars. Angoulême, Théâtre d'Angoulême, Scène nationale, les 11 et 12 mars. Lyon, Les Célestins, du 24 mars au 3 avril. Bordeaux, TNBA, du 8 au 16 avril. Nancy, La Manufacture, du 27 avril au 8 mai.**



© Mario Del Curto

CINQ HOMMES

Daniel Keene / Robert Bouvier

Un texte de l'auteur australien Daniel Keene mis en scène par Robert Bouvier. Les cinq hommes se nomment Paco, Luca, Larbi, Diatta et Janusz. Leur prénom à chacun raconte déjà un bout de voyage. Comment se parleront-ils, ces hommes réunis sur un chantier, immigrés, travailleurs journaliers, truelle en main, solitude au corps ? Il y a ceux qui veulent rentrer chez

eux, ceux qui ne savent plus s'ils le veulent encore. Ils parlent difficilement. Va-t-on assister à un plaidoyer attendu contre le grand capital, l'exploitation des travailleurs du Sud et le regroupement familial ? Ouf, non. On peut faire du théâtre social sans être misérabiliste, ni forcément bien-pensant. Daniel Keene produit un « *langage sous pression* » comme le jus d'un fruit amer et crée des personnages « *sans biographie, des gens qui ne sont rien au départ* ». À eux de « *hisser leur âme à la surface de leur peau* ». C'est ce que font les cinq acteurs aux origines espagnole, roumaine, marocaine, sénégalaise, polonaise. Il en naît un spectacle puissant, au réalisme violent, à la poésie d'autant plus miraculeuse. **FG Tarbes, Le Parvis, le 18 mars. Valenciennes, Le Phénix, le 30 mars.**

— www.compagniedupassage.ch



© Mario Del Curto

CHOUF OUCHOUF

Zimmermann & de Perrot / Groupe acrobatique de Tanger

« *Regarde et regarde encore !* », dit le titre arabe de cette pièce de Martin Zimmermann & Dimitri de Perrot. Le premier est scénographe et artiste de cirque, le deuxième est DJ et compositeur. Leur travail commun s'impose depuis dix ans, à coup de titres aussi absconds qu'expressifs, de *GOPF* en 1999 jusqu'à *Opér Opis* qui a triomphé en 2009. Ces maîtres de l'absurde, hors des mots mais pas du tout hors du langage, invitent des acrobates dans ce nouveau spectacle.

Reims, Manège de Reims, Scène nationale, du 28 au 30 janvier. Grenoble, MC2, du 2 au 4 février. Saint-Médard-en-Jalles, Le Carré des Jalles, les 11 et 12 mars. Petit-Quevilly, Scène nationale, les 25 et 26 mars. Compiègne, Espace Jean-Legendre, les 30 et 31 mars. Annecy, Bonlieu Scène nationale, les 4, 5 et 6 mai.

— www.zimmermanndeperrot.com



© Mario del Curto

ODE MARITIME

Fernando Pessoa / Claude Régy

Jean-Quentin Châtelain seul en scène. Le comédien genevois avait déjà adoré cela sur *Mars*, le réquisitoire existentiel de Fritz Zorn où il se révélait il y a près de vingt-cinq ans. Il avait renoué avec le solo dans *Kaddish, prière pour l'enfant qui ne naîtra pas*, d'Imre Kertész, en 2005. Le revoilà aujourd'hui, tout à disposition du metteur en scène Claude Régy, qui l'envoie sur la mer en solitaire. De Fernando Pessoa, plus exactement de son hétéronyme Alvaro de Campos, Jean-Quentin

Châtelain dit l'*Ode maritime*, poème épique du voyageur immobile, et il s'y révèle tout en grâce. Devant cette mer que Fernando Pessoa n'a pas prise, au bord du mouvement impossible, le mélancolique et discret promeneur des bords du Tage harponne des promesses étoilées, des espaces sombres où diluer les couleurs de l'âme. Seul dans les teintes qui muent. Rouge, bleu, vert. Châtelain est suspendu. Il se fond dans ses visions, touche à quelque chose proche de l'éther, c'est un forçat essoré. Le spectacle, que beaucoup ont trouvé sublime, a été créé à Vidy puis s'est invité au Festival d'Avignon en été 2009. Il tourne pour quelques dates encore et c'est à voir absolument. **FG**

Paris, Théâtre de la Ville, du 8 au 20 mars 2010.

— www.theatredelaville-paris.com
www.bibliomonde.com/livre/ode-maritime-1075.html —

Scènes



© Catherine Morrey

LOOKING FOR MARILYN (AND ME)

Denis Maillefer

Le quart d'heure de célébrité wharholien n'a pas encore été accordé à tous mais le phénomène des « *famous* », célèbres parce qu'ils sont célèbres, est désormais acquis. Le metteur en scène

lausannois Denis Maillefer inspecte ce besoin, cette tentation narcissique à laquelle pousse une société de l'image. Sa troupe du Théâtre en Flammes s'interroge sur la mise en scène de soi en compagnie de celle qui en a été l'incarnation paroxystique et peroxydée : Marilyn Monroe, présente dans le spectacle par la voix, par des extraits de lettres et par l'image. Mais la pièce ne psychanalyse pas l'actrice pour décortiquer un besoin de reconnaissance que la célébrité, aussi démesurée fût-elle, ne pouvait combler. Le spectacle parle de nous tous, taraudant les comédiens dans leur propre jeu. Valeria Bertolotto, Natacha Koutchoumov, Julia Perazzini entre autres, se prêtent à une improvisation qui promet d'être à la fois intense et intime. **FG Clermont-Ferrand, La Comédie, les 24, 25 et 26 mars.**

— www.theatre-en-flammes.com



© Hmp Vansteenghem

ACCORDS

Compagnie Zoo / Thomas Hauert

La première fois qu'il a chorégraphié en son nom, dans *Cows in Space*, en 1998, Thomas Hauert a été récompensé aux Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis. Depuis, ce danseur suisse alémanique installé à Bruxelles a créé une dizaine de pièces, souvent avec la même équipe, qui forme désormais Zoo : la troupe, la famille choisie. *Accords* perpétue ce travail du groupe. La méthode Hauert ?

Créer en amont le cadre de l'improvisation, par la musique, les éclairages, des mois de répétitions. En résultat des tableaux improvisés à deux, à trois, à plusieurs, très maîtrisés, parfois virtuoses. La musique (flamenco, chœur religieux, fanfare, chanson) agit comme un déclencheur naturel de geste. « *Il s'agit, explique Hauert, de développer un maximum de connexions entre les danseurs, entre les différentes parties des corps des danseurs, entre le proche et le lointain, avec la musique. Un des points fondamentaux de Accords est le plaisir physique pris à danser ensemble, à se laisser emporter par les sons. Les musiques sont donc très expressives et les énergies qu'elles dégagent vont directement aux corps.* » **FG Paris, Théâtre de la Bastille, les 13, 14, 16, 17 et 18 avril. Metz, L'Arsenal, le 30 avril.**

— www.zoo-thomashauert.be



© Isabelle Meister

IFEEL

Marco Berretini

De quoi naît une chorégraphie ? D'une imprécation du souffle, d'une exigence du corps ? D'un récit qu'on transpose, d'un mythe qu'on décline ? *iFeel*, dernière création de Marco Berrettini et de sa compagnie *Melk Prod., trouve son origine dans une lecture sérieuse. Le chorégraphe installé à Genève a été marqué par le philosophe et essayiste allemand Peter Sloterdijk. Il a trouvé dans cette pensée iconoclaste et acérée la traduction d'impressions restées en lui partiellement informulées.

Cinéma



DR

COMPLICES

Frédéric Mermoud

Premier long métrage de Frédéric Mermoud, *Complices* a été une bonne surprise au dernier festival de Locarno, en août dernier. Une histoire d'amour, une histoire de mort, un polar. Vincent croise Rebecca dans un café ; ils s'aiment au premier regard ; ils ont 18 ans ; tout est ouvert et léger. Sauf que, on l'apprend dès les premières images, le corps de Vincent est retrouvé très amoché dans le Rhône et que Rebecca a disparu. Sauf que si Vincent aimait Rebecca d'un amour pur, il n'en gagnait pas moins sa vie grâce à des passes. Le sexe tarifé n'est pas un problème, ni une honte. Juste un moyen de payer l'herbe, les vodka-pomme et le chauffage de la caravane. L'inspecteur Cagan (Gilbert Melki) et sa coéquipière Karine Mangin (Emmanuelle Devos) mènent l'enquête. En reconstituant la vie des deux jeunes héros, les policiers lyonnais sont confrontés à une banale histoire de prostitution masculine. Entre deux échanges de ping-pong, les aspirations de Karine à la maternité trouvent aussi le temps d'apparaître, comme les regrets de Cagan qui, autrefois, a fui l'engagement. Le réalisateur de *Complices*, Frédéric Mermoud, est né à Sion, en Valais, et vit à Paris. Après des études de lettres, il s'est formé en cinéma à l'ECAL (École cantonale d'art de Lausanne) et s'est fait remarquer avec d'excellents courts métrages comme *L'Escalier*, récompensé par le Prix du cinéma suisse, *Rachel*, nommé aux Césars en 2008, ou *Le Créneau* interprété par Hippolyte Girardot et, déjà, Emmanuelle Devos. Le scénario de *Complices* laisse partiellement à désirer. Voulant donner sa part à chaque personnage et ne jamais perdre en route son spectateur, le film est privé d'un vrai point de vue d'auteur. Mais on admire les indéniables qualités de Frédéric Mermoud comme réalisateur. On lui doit aussi la découverte de deux jeunes comédiens extrêmement attachants : Cyril Descours et Nina Meurisse. **FG**

Dans les salles françaises depuis le 20 janvier.



DR

48° RENCONTRE CINÉMA DE PÉZENAS

Jean-Stéphane Bron, Lionel Baier, Ursula Meier et Jacqueline Veuve, entre autres, sont à Pézenas pour présenter leurs films. Dans cette petite ville de l'Hérault se tient une rencontre de cinéma, la 48° du nom, où la Suisse est cette année à l'honneur. Reprenant en partie le programme présenté l'automne dernier à Belfort, Pézenas invite à revoir les classiques parmi les grands, et des films historiques fondateurs d'un cinéma dit « suisse » : *Roméo et Juliette au village, Rapt*

de Kirsnoff, ou *La Dernière Chance* de Leopold Lindtberg, pour mentionner les films des pionniers, sortis des coffres-forts de la Cinémathèque suisse. La génération des Tanner, Goretta et Soutter est largement représentée aussi avec *La Salamandre* ou *Jonas...*, de Tanner, *La Dentellière* de Goretta, qui révélait Isabelle Huppert, *Les Petites Fugues* d'Yves Yersin ou *L'Âme sœur* de Murer. S'y ajoutent une belle rétrospective du grand Daniel Schmid (*Hors saison, La Paloma, Cette nuit ou jamais*, etc.) et des rencontres avec les invités mentionnés plus hauts, valeurs sûres du cinéma romand qui se rendent à Pézenas accompagnés de Frédéric Maire, directeur du festival de Locarno jusqu'en 2009 et désormais directeur de la Cinémathèque suisse à Lausanne. **FG**

Pézenas, du 19 au 25 février.

— www.rencontrescinemapezenas.fr

Musique



© Hell's Kitchen

HELL'S KITCHEN

Quand, sur scène, le chanteur Bernard Monney troque sa gratte pour un tambourin et se lance dans une danse de Saint-Guy, la messe (noire) est dite : Hell's Kitchen est bien en communication directe avec le Malin. Le trio genevois et sa formule guitare-batterie-contrebasse puisent dans les racines possédées du blues pour lui redonner sa puissance subversive, loin des interprétations policées de leur repoussoir préféré : Eric Clapton. Leurs performances trempées leur valent une réputation de bêtes de scène. Ça tombe bien : après un passage remarqué aux Trois Baudets à Paris en novembre dernier, ils reviennent en février à La Maroquinerie, prélude à une tournée de quatre concerts en province. Non content de reprendre le flambeau luciférien des mains de Robert Johnson, le groupe amène le blues vers des horizons contemporains, par l'usage du sampler par exemple. Leur musique flirte avec le punk et le rock industriel, sous des aspects bricolés et expérimentaux. Le percussionniste Cédric Taillefert tape sur tout ce qui bouge, de ses cymbales à des boîtes de conserve en passant par des tamis. On ne s'étonne donc pas d'apprendre que le groupe s'exerce à Genève dans un atelier de rémouleur et non dans un classique studio de répétition. Sur scène, les cuisiniers du diable défendent leur troisième album, *Mr Fresh* sorti à l'automne 2009, qui rappelle le fond caveux et mélancolique de Nick Cave sur les plaintes blues ou l'énergie d'AC/DC quand les percussions s'accélèrent. Mais c'est son caractère teigneux et cabossé qui fait l'originalité de ce disque à consommer incandescent sur scène. **Sylvain Menétrey**

Paris, La Maroquinerie, le 22 février.
Bourges, Emmetrop, le 23 février.
Toulouse, Le St des Seins, le 24 février.
Angoulême, La Nef, le 25 février.
Niort, Le Camji, le 26 février.

■ www.darksite.ch/hells-kitchen



© Stéphane Dirwaicher

NICOLAS FRAISSINET

Élu meilleur chanteur francophone aux récents Jeux de la francophonie de Beyrouth – ce qui ne signifie pas grand-chose à vrai dire –, Nicolas Fraissinet n'en constitue pas moins une voix à suivre. Son dernier album, *Courant d'air*, ne manque ni de mélodies à siffloter ni d'audace et de caractère dans l'écriture. On y préfère les tons graves (« *Reviens* », « *Avec le vent* », « *Nos erreurs* ») aux légèretés animalières en forme de tube lestement digéré (« *Pingouin* »). Le disque n'évite pas toujours

la mièvrerie, péchant parfois par excès de classicisme et de variété. Sur scène, autre chose apparaît. Ce fougueux jeune homme, penché sur son piano, prend véritablement toute sa dimension. Le musicien franco-suisse parvient à exalter les harmonies et finesses textuelles d'un répertoire qui ne paie a priori pas de mine quand bien même il charrie quantité de double sens. Autour d'amours naissantes ou défuntés, du thème plus plombé de l'anorexie ou de réminiscences adolescentes, Nicolas Fraissinet se révèle un interprète impressionnant qui gagne à être découvert en *live*. **Olivier Horner**
Montélimar, Le Calepin, le 30 janvier.
Paris, Scène du Canal, le 11 février.
Toulouse, festival Détour de chant, le 12 février.
Lyon, La Cocotte, le 5 mars.
Pézenas, festival Printival, le 22 avril.
 ■ www.myspace.com/nicolasfraissinet



© Lauren Pasche

LES TROIS CLOCHES
Bühler / Sarcloret / Glaus

Trois musiciens romands, et non des moindres, passent le bras sur l'épaule de leur père à tous. Jean Villard Gilles, le plus délicieux des poètes vaudois, est l'auteur des *Trois Cloches*, le fondateur du cabaret parisien Chez Gilles, le premier interprète de *L'Histoire du soldat* de Ramuz et Stravinski. Mais il y a tant de ses perles dans son répertoire de chansonnier, qui vous croquent la Suisse pusillanime ou sublime, les auberges des bords

de l'Oise, les grands espaces à la Cendrars, la route aventureuse de la Venoge et la vie des Colonels... Gilles est de ceux qu'on peut savourer toujours, et qui ont parlé mieux que personne de l'Helvétie parce qu'ils en sont partis mais l'ont aimée tendrement. L'auteur de *Dollar*, première *protest song* francophone attestée, est fêté par Michel Bühler et Sarcloret, accompagnés par Gaspard Glaus au piano. Leur tournée célébrait en 2009 les 25 ans de la disparition de Gilles, et elle se prolonge heureusement au-delà des frontières. C'est du beau, du vif et chaleureux cabaret de chansons à textes, qui retrouve, à Ménilmontant, un peu de ses terres d'origine. **FG**

Paris, Vingtième Théâtre, le 15 février.

■ www.vingtiemetheatre.com
www.lechantlaboureur.ch/lestroiscloches.htm ■



© Sylvie Wibaut

VAGALATSKCH

On peut créer de la musique à partir d'une géographie imaginaire. C'est ce que fait Vagalatschk, entité à sept têtes qui sort l'album *Krasnaia Valaschia* (VDE). Les titres ? *Basilitsch* ou *Bublitschky*. Vous situez en gros le climat ? L'âme de la Vlagachie se livre en quatorze morceaux, le temps d'apprendre que cette contrée rude et magique fabrique des récits dans des dialectes teintés de rock moscovite, de fanfares roumaines et de chansons de mariages serbes. Dans ce pays de dindons, d'aiguisers de couteaux, de gags cryptés,

les chanteuses ont un langage inventé au fur et à mesure, mais néanmoins parfaitement explicite. Donc, pour de vrai, ce sont des Suisses qui font du folk-rock narratif et balkanique, léché et théâtral plus que vraiment rugueux. Leurs violons, borborygmes, batteries en accélérations et contrebasses moustachues sont les invités des Nuits de la roulotte, festival consacré à la culture tzigane. À ceux qui sont loin de la région Rhône-Alpes, on recommande toujours d'avoir, dans leur discothèque, un zeste de Balkans, de Carpates et d'Oural, même helvétisés... Aussi indispensable que d'avoir du sel dans la cuisine et de l'aspirine dans la trousse à pharmacie. **FG**

Le Bourget-du-Lac, La Traverse, festival Les Nuits de la roulotte, le 9 février.

■ www.myspace.com/vagalatschk



© Beat Schweizer

ROUND TABLE KNIGHTS

Aimantés par le monde germanique et les *spotlights* de son phare berlinois, les DJ suisses allemands répondent généralement aux abonnés absents dans les clubs français. Les chevaliers des tables de mixage, Round Table Knights dans le texte, font exception en s'affairant des deux côtés de la Meuse. Début décembre, les Bernois se sont produits aux Transmusicales de Rennes. On les retrouve en mars à Paris, au Régine, après

un passage en forme d'adoubement au Panorama Bar, le temple allemand de la house minimale. Si leur musique traverse si bien les frontières, c'est que son spectre posttribù et posttroupeau ne connaît aucune limite. Formé en 2002, le duo s'est fait connaître en Suisse par des soirées qui réunissaient la crème de l'éclectisme postmoderne : TTC, Beastie Boys, Coco Rosie, Tortoise ou Justice. Les Round Table Knights ont aussi sorti quelques tubes house comme « *Belly Dance* » cet été et des remix pour Audioclit ou Diplo. L'enrobé Biru Bee et son collègue, le frêle Questionmark, passent alors d'univers acoustiques à un punk saturé qui trouve sa résolution dans des hymnes électroniques lumineux, voire du hip-hop sali à coups de grosses caisses frénétiques. **SM**
Paris, Le Régine, le 13 mars.
 ■ www.myspace.com/roundtableknights

Littérature

UN ROMAN Russe ET DRÔLE
Catherine Lovey

Écrire « un roman russe et drôle » : voilà le projet de Valentine Y, l'héroïne du troisième livre de Catherine Lovey. Cette journaliste a étudié la criminologie. Sans être des enquêtes policières, ses livres tournent toujours autour d'un vide, d'un trou noir. Dans *L'Homme interdit* (Zoé, 2005) la disparition inexpliquée d'une femme ruinait la vie de son époux. En 2008, dans *Cinq vivants pour un seul mort*, un suicide révélait des mensonges et des non-dits qui fissuraient l'image du défunt. La construction complexe d'*Un roman russe et drôle* s'articule aussi autour d'un mystère. Valentine souhaite percer le secret de l'oligarque déchu Mikhail Khodorkovski, seul personnage réel de ce roman, figure absente vers laquelle tout converge. Pourquoi un homme si puissant n'a-t-il rien tenté pour éviter le bain ? Il ne s'agit pas tant pour Valentine de rencontrer le condamné que de s'imprégner du climat de la Russie post-soviétique et de déceler ce qui subsiste, dans ce pays, de son âme éternelle.

L'histoire commence par une éblouissante scène d'exposition, un soir d'été dans un jardin en Suisse, rapportée par Valentine. Son projet rencontre des échos contrastés chez les hommes qui l'entourent et auxquels la lient des rapports toujours compliqués. Puis, dans un deuxième temps, la voici à Moscou, bravant tous les avertissements. L'enquête piétine, en dépit de quelques appuis importants et de la bonne connaissance que Valentine a de la ville. Enfin, la téméraire se risque jusqu'en Sibérie où sa trace se perd. A-t-elle été happée par une secte ? Est-elle morte, enlevée ? Ni l'ami qui la fait rechercher, ni le lecteur ne perceront l'énigme, mais ils auront appris beaucoup sur la Russie d'aujourd'hui au long de ce récit parfois drôle, toujours brillant et passionnant. **Isabelle Rüf**
 Éditions Zoé.

SEPT ANS
Peter Stamm

Comme pour le beaujolais, l'on a envie de dire : le Peter Stamm nouveau est arrivé ! Depuis la traduction de son premier roman en français, *Agnès*, on attend toujours avec impatience les opus d'un auteur qui est, avec Martin Suter, le plus populaire des Allemands en terre francophone. Alors, le cru est-il bon ? Eh bien oui. Autour de rien, soit du classique trio amoureux, Peter Stamm noue une intrigue

complexe, toute en ruptures, changements de plans et points de vue, selon une technique qu'il complexifie de plus en plus. Un homme, le narrateur, a tout pour être heureux : il a une compagne idéale avec laquelle il partage la même passion pour l'architecture, mais... Mais, contre tout bon sens, il est irrésistiblement attiré par une Polonaise disgracieuse et inculte. À son contact se réveille en lui une part irrationnelle, pulsionnelle qui le fait plonger dans les abîmes d'une sexualité opaque. Ce roman élégamment et volontairement déroutant dévoile les pans paradoxaux de l'être humain grâce à une écriture sèche et rapide, qui cerne sans fioriture les malaises et les sentiments les moins reluisants. On est pris dans la toile d'araignée de ces *Sept ans* (*Sieben Jahre*) d'une histoire plus brutale que sentimentale. **Sandrine Fabbri**
Christian Bourgois éditeur, traduction Nicole Roethel.

FRANCESCO BORROMINI,
LE MYSTÈRE ET L'ÉCLAT
Étienne Barilier

De 1976 à 2000, son regard soucieux a hanté le billet de 100 francs suisses. Au verso, la coupole de l'église Sant'Ivo alla Sapienza, à Rome, une des réalisations majeures de Francesco Borromini. Un hommage tardif pour le malheureux architecte d'origine

suisse : il a vu son génie austère et son audace éclipsés par les envolées baroques du Bernin. Ce rival a eu les faveurs du pape Urbain VIII, ce qui alimenta l'humeur sombre de Borromini qui se suicida en 1667, à l'âge probable de 68 ans. Né au bord du lac de Lugano, dans une lignée de bâtisseurs, il a 9 ans quand on l'envoie à Milan pour apprendre le métier sur le chantier du dôme. À 20 ans, il affronte Rome, en pleine effervescence artistique et s'y impose grâce à un chef-d'œuvre de vertigineuse sobriété, l'église de San Carlo alle quattro fontane. Le philosophe et écrivain Étienne Barilier s'est visiblement pris d'empathie pour ce misanthrope passionné. Son essai très documenté, aussi épuré que les plans de Borromini, se lit avec plaisir et intérêt. **IR**
PPUR / collection Le Savoir suisse.

LEÇONS PARTICULIÈRES
Alain Claude Sulzer

En français, on a découvert Alain Claude Sulzer grâce à son *Garçon parfait*, couronné du prix Médicis étranger 2008, du prix Schiller puis du prix des Auditeurs de la Radio Suisse romande 2009. Son roman, à l'écriture mélancolique et intimiste, fait autant le portrait déchirant d'un homosexuel alémanique abandonné par son ami que celui d'une Suisse immuable,

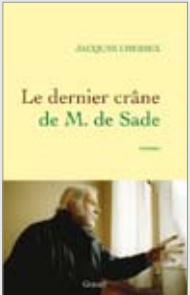
incarnée par un palace où se réfugient des Allemands fuyant le nazisme. *Leçons particulières* poursuit cette perspective psychologique et politique en confrontant une femme alémanique, mariée et au foyer, à un jeune Tchéque évadé de son pays en 1968. Elle lui donne des cours d'allemand. Du lien tissé entre eux par la langue naîtront le désir et l'amour. Elle restera, il s'en ira au Canada. Son fils à elle écrira le livre d'une histoire secrète et d'un oubli volontaire. Au plus près de ses personnages, Sulzer pose un regard très personnel sur la Suisse. Du passé à l'époque actuelle, des événements collectifs à leurs conséquences privées, il met le doigt sur des faits qu'aucun livre d'Histoire ne saurait retenir. *Leçons particulières* a été couronné du Hermann Hesse-Literaturpreis 2009. **SF**
Éditions Jacqueline Chambon, traduction Johannes Honigmann.

ENVOYÉE SPÉCIALE
EN MANDCHOURIE
Ella Maillart

C'était le temps où un bon journal envoyait ses reporters vers les révolutions lointaines, pour s'en imprégner le temps nécessaire. Ici, le journal est *Le Petit Parisien*, le reporter Ella Maillart. Ella est une tenace, sportive, arpenteuse de cols impraticables ; intrépide vraiment, loin de tout romantisme orientaliste. La voyageuse et photographe genevoise est, en 1934, témoin de la création du

Mandchoukouo. Lignes ferroviaires et industrie lourde. Nippons, Chinois, Mandchous, Russes blancs et rouges. « *Chacun d'eux est relié à ses voisins par des fils de complots si embrouillés que je défie quiconque d'être au courant de ce qui se passe vraiment.* » L'œil bleu perçant derrière son Leika, Ella voyagera ensuite avec Peter Fleming puis écrira *Oasis interdites*. Avant cela, de la Babel de Harbin au port de Dairen, elle témoigne de son écriture comme toujours désordonnée, morcelée. Elle saute du coq à l'âne, du politique à l'anecdote, sans souci de forme, mais ses incroyables photographies tiennent l'ensemble. Opère aussi la puissance d'informations de première main, puisque Ella fut l'une des rares exploratrices occidentales à s'aventurer dans ce bout du monde durant ces années de plomb. Belle idée des éditions Zoé que de réunir ce corpus d'articles parus il y a 75 ans. **Florence Gaillard**
 Éditions Zoé.

Littérature



LE DERNIER CRÂNE DE M. DE SADE

Jacques Chessex

Le dernier roman de Jacques Chessex, décédé en automne 2009, est un texte en deux temps. La première partie est le récit quasi clinique des derniers jours du marquis de Sade, en sa prison-pension de Charenton. Sade fascine ses visiteurs et le narrateur, qui décrit les soubresauts du vieillard libidineux crachotant sa gloire sur la chair de la jeune Madeleine. Celle-ci est disposée à toute mécanique des

fluides tant qu'on la paie, à moins qu'elle n'y trouve son plaisir, ce dont le vieil homme ne saurait douter. Surtout, se sachant mourant, Sade fait jurer aux prêtres et médecins que son corps ne subira pas d'autopsie, qu'il n'y aura ni bondieuserie ni croix après son dernier souffle. Le deuxième temps est celui d'une chasse au crâne plutôt grotesque. La tombe du Marquis ayant été profanée, son crâne, objet de culte aux pouvoirs incandescents, voyage jusque dans le canton de Vaud, dans un vignoble d'abord, sur la bibliothèque du narrateur ensuite, puis entre les mains d'une belle chirurgienne. Ce texte posthume unit deux hommes de chair et de littérature: Sade et Chessex, qui ne craint pas le ridicule de l'identification au Marquis. Les derniers mots du roman, empruntés à Eichendorff, ont l'allure, belle, d'un pressentiment: « *Comme nous sommes las d'errer! Serait-ce déjà la mort?* » FG

Éditions Grasset.



BAPTISTE ET ANGÈLE

Francine Wöhnlich / dessins Yves Berger

Après tant de témoignages, récits, romans, essais sur les massacres de 1994, il fallait de l'audace pour écrire encore une fois sur le Rwanda. Dans ce premier livre, Francine Wöhnlich a pris le risque de traiter le thème sur le mode intime. Angèle et Baptiste étaient enfants quand la folie meurtrière

s'est abattue sur les Tutsis. Quinze ans plus tard, leur vie commune est empoisonnée par ce qu'ils ont vu se perpétrer. Ils s'aiment, mais leurs corps se refusent à la consolation et les mots aussi leur manquent. « *J'ai vécu la fin de l'autre. Un monde fait que de moi et de ma peur* », dit une voisine qui sait écouter leur désespoir. Francine Wöhnlich est comédienne à Genève. On imagine volontiers, sur une scène, les dialogues entre Baptiste et Angèle. Quelques brefs interludes, juste esquissés, dessinent le cadre. Des néologismes furtifs introduisent un peu d'étrangeté. Il se dégage une force saisissante de ce petit récit qui parle avec pudeur de mort, d'amitié, de solitude, de désir et d'impuissance. IR

Éditions des Sauvages.



LA CRÊTE BLEUE

Katharina Zimmermann

Cela pourrait s'intituler *Une Bernoise dans le Jura libre*. Katharina Zimmermann quitte un jour la ville des ours pour arpenter les terres du plus jeune des cantons suisses. Parlant avec les habitants, les instituteurs, les commerçants, s'introduisant dans les églises et les bibliothèques,

elle essaie de saisir la complexité de la question jurassienne. Elle tente surtout de nouer le dialogue avec ceux qui ne voient plus d'un bon œil les anciens « occupants », les Bernois, et de confronter son identité avec la réalité politique et historique du Jura. On la suit ainsi volontiers sur les pentes de l'Ajoie et dans *La Crête bleue, chronique jurassienne* (Blaue Mauer). Ces « carnets de campagne », édités en 1995 par Zytglogge Verlag, sont la première œuvre traduite en français de Katharina Zimmermann. Auteur de nombreux romans pour adultes et pour enfants, elle est elle-même mère de neuf enfants dont cinq qu'elle a adoptés lors de son long séjour en Indonésie. On découvre ainsi enfin une personnalité peu commune des lettres suisses. SF

Éditions d'En bas, traduction Édouard Höllmüller.

Les plumes du Phare publient...



C'est un récit à la première personne, une confession de forme littéraire. Pas un roman mais une enquête qui conduit, impitoyable, surtout envers elle, la journaliste **Sandrine Fabbri** à tourner autour du même gouffre. La béance, c'est bien tout ce qui demeure après que sa mère, centre névralgique pour une enfant de 11 ans, a sauté par la fenêtre. Reste Sandrine, à qui on n'explique pas. Reste son père, migrant qu'elle juge haïssable, étouffant, coupable. Reste sa grand-mère douce et rousse. Restent les tours de la banlieue genevoise. Arrivent bientôt les garçons, puis la vie adulte. On admire la ténacité qui permet à Sandrine Fabbri de mener vers son terme, littéraire en tout cas, le trajet d'un deuil aussi impossible que fondateur. Donner à la béance, et à la circularité des questions sans réponse, la linéarité d'un récit très écrit, c'est s'accorder le droit d'un mouvement vers l'avant, vers la libération. Les faits sont d'une puissance impressionnante, la folie qui guette la narratrice nous frôle de près, nous emmène souvent, et l'enquête menée auprès des proches, des cousins, des médecins, nous tient en haleine.

Sandrine Fabbri, *La Béance*, Éditions d'En bas.

Florence Grivel, critique d'art et animatrice de radio, a rassemblé, dans *Fastfridge*, des recettes improvisées chez ses amis. Ils jugeaient leur frigidaire plus misérable qu'une épicerie soviétique? La fée du *fridge* y a déniché quelques bribes vertes, un pot de moutarde, trois carottes, et a transformé le tout en plat de fête. Ça s'appelle l'inventivité. Florence la décline aussi en écriture amusée, dans ce livre qui n'a d'autre propos sérieux que de décomplexer ceux qui se croyaient condamnés aux pâtes au pesto.

Sylvain Menétrey est côté rédaction; Philippe Jarrigeon, côté images. Ils lancent ensemble une revue semestrielle qui, elle, n'a rien de culinaire. *Dorade*, « *revue galante, photographies et formes critiques* », hume les tendances esthétiques à leurs tout débuts. Les débuts, c'est d'ailleurs le thème du numéro 1, sorti cet automne. Il propose, dans de belles scénographies graphiques, un dossier de photos de grandes brunes qui incarnent *Dorade*, un hommage à Berlin, des sujets mode, un dossier sur le primitif dans l'art alpin avec Fischli et Weiss, ou une mini interview d'Henri Chapier qui n'aime pas qu'une revue s'appelle *Dorade*. Nous si!

Quand il n'écrit pas pour *Le Temps* ou n'éclate pas de rire dans des reportages radiophoniques au long court chez les fils de Fela Kuti, **Arnaud Robert** est le rédacteur en chef de *So Jazz*. Le dernier-né des jazz mag francophones monte de beaux dossiers: piano cubain, rencontre avec Keith Jarrett. Contenu pointu, formats variés et quantité d'annonces de concerts et de sorties de disques en font déjà la boussole du paysage jazzistique français. Quant à Arnaud, il publie encore *L'Apparition*, premier tome d'une série de nouvelles denses, souvent drôles, illustrées par Frédéric Clot. FG

Florence Grivel, *Fastfridge*, Éditions Castagniéé.

Dorade, revue semestrielle (liste des points de vente sur www.dorademagazine.com).

So Jazz, magazine mensuel.

Arnaud Robert, *L'Apparition*, premier tome de la série *Hors-Bord*, Éditions Art&fiction.



Arts



FORDE 1994-2009

Il est aujourd'hui communément admis que Genève est devenue une plate-forme importante de l'art contemporain. Preuve en est que dans un même quartier, celui des Bains, se concentrent fleurons institutionnels et valeurs sûres de la création mondiale: Mamco, Centre d'art contemporain, Centre pour la photographie, galeries, etc. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. La réalité était tout autre il y a vingt ans. Portés par le souffle alternatif et le feu de ses revendications pour des lieux de culture autogérés, trois triblions fraîchement diplômés des Beaux-Arts (Fabrice Gigy, Alexandre Bianchini, Nicolas Rieben) furent les chevilles ouvrières de l'Espace d'art contemporain Forde, dont on a fêté en 2009 les quinze ans d'existence, avec un livre plus imposant qu'un pavé. C'était l'époque de la création massive de collectifs, comme État d'urgences.

Les trois jeunes gens colonisent alors les murs d'une ancienne usine de dégrossissage d'or qui, rebaptisée sobrement L'Usine, devient le bastion de la jeune création tous azimuts, le lieu incontournable de la Genève alternative. Oscillant entre guerres intestines, actions solidaires et joies du communautarisme, les différentes étapes de cette aventure conduisent finalement les trois amis à ouvrir Forde en 1994. Installé au sein de L'Usine, Forde a pour mission de « *présenter des expositions en dehors de toute contrainte institutionnelle et commerciale* [...] *Tous les deux ans, le comité nomme un ou plusieurs commissaires à qui il confie la gestion complète de la programmation, de l'administration et de l'entretien de l'espace* ». Mot d'ordre: liberté. Et le mot n'est pas vain lorsqu'on passe en revue les neuf règnes qui s'y sont succédé.

Le livre, imposant avec sa couverture griffée de noir, propose un parcours passionnant à travers ces quinze années qui apparaissent aujourd'hui comme des moments-clés de la création contemporaine. **Florence Grivel**

Éditions jrp | ringier. Bilingue français/anglais.

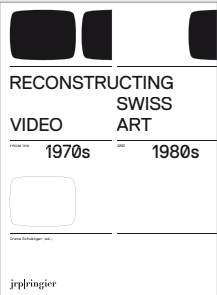


RUEDI BAUR INTEGRAL

Ruedi Baur

Une impression de foisonnement déroutante, beaucoup d'images reproduites au coude à coude, un texte qui semble s'engendrer lui-même au fil d'une pensée complexe: voilà une formule exigeante et peu banale pour parler de graphisme, au sens large. Designer franco-suisse aux multiples talents, cofondateur, en 1989, du réseau interdisciplinaire d'ateliers Intégral Concept, créateur de

la signalétique du Centre Pompidou, Ruedi Baur (né en 1956) l'annonce en préambule: « *Le plus aisé fut de déterminer le format de ce livre.* » Cela posé, il nous offre « *une sorte d'essai visuel et verbal* » en forme de longue conférence, une analyse de différents projets, dont certains sont en cours: système d'identification pour le tram de Reims ou l'aéroport de Cologne-Bonn, scénographie pour le musée BMW de Munich, décoration des Busabris pour les Enfants du Canal à Paris, etc. Il prolonge la réflexion par des entretiens autour de sept verbes-clés: anticiper, questionner, traduire, distinguer, irriter, orienter, inscrire. Avec Ruedi Baur, toutefois, rien n'est jamais clos. Ce livre comprend de nombreux ajouts et commentaires, histoire de toujours remettre en jeu une pratique du design qui, en période de crise notamment, se veut plus critique, plus attentive au contexte, plus responsable. **Mireille Descombes**
Éditions Lars Müller.



RECONSTRUCTING SWISS VIDEO ART FROM THE 1970S AND 1980S

Édité par Irene Schubiger

Quelques-uns sont morts, d'autres ont abandonné le médium, plusieurs y sont restés fidèles. Autant dire que cette plongée dans l'art vidéo suisse des années 70 et 80 ne s'effectue pas sans émotion ni nostalgie. On y retrouve Pipilotti Rist à ses débuts, Urs Lüthi beau

et mince, Gérald Minkoff récemment décédé, et avec lui d'autres pionniers romands, René Bauermeister, Jean Otth, Muriel Olesen ou Janos Urban. Fruit d'une exposition et d'un symposium organisés en 2008 en collaboration avec le Kunstmuseum de Lucerne, ce livre documente les œuvres présentées: plus de vingt installations et une trentaine de bandes vidéo. La curatrice Irene Schubiger analyse les moments-clés de vingt années très riches qui ont jusqu'ici suscité peu de curiosité chez les historiens d'art et dans les institutions. Divers comptes rendus font le point sur les questions de documentation et de conservation, évoquant notamment toute la problématique de la reconstruction des vidéos historiques. Un ouvrage de référence donc, dans un domaine qui en avait bien besoin. **MD**

Éditions jrp | ringier.



EAST OF A NEW EDEN

Alban Kakulya et Yann Mingard

Le paysage est ouaté de neige mais c'est une neige qui recouvre du barbelé et dessine, de la mer Baltique à la mer Noire, le ruban blanc colmatant la frontière est de l'Union européenne. Les photographes Alban Kakulya et Yann Mingard ont parcouru ce territoire de cire, l'un depuis la limite nord, l'autre depuis le Sud. Ils ont côtoyé les gardes

et militaires estoniens, polonais, roumains et autres vigiles ahuris du nouvel Eden. Forêts sans fin, lignes ferroviaires sur fond d'usine vieillie, ciels de traîne, caméras de surveillance. Il y a là des gens en transit, sûrement, mais surtout un monde en transition, gelé « *comme ces mammoths découverts intacts dans la glace* ». Les photographies sont silencieuses comme peu d'images le sont. C'est très fort pour parler d'une région silencieuse dont on ne parle pas... Les images ne frappent pas, elles imprègnent. Et des textes éclairent les Europes (culturelle, géographique, symbolique), successivement faites et défaites. Jusqu'à des chiffres officiels, donnés en fin de ce très beau livre, qui répertorient les milliers de réfugiés morts depuis quinze ans tout autour de la Forteresse Europe. **Florence Gaillard**
Éditions Lars Müller.



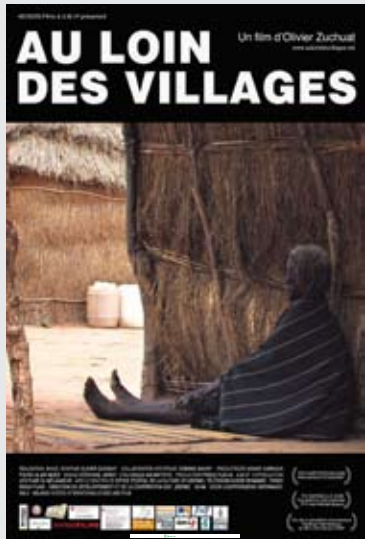
SNAP!

Christian Marclay

Chez Christian Marclay, arts plastiques et musique vont de pair. Ils s'alimentent, s'épaulent et dialoguent, jusque dans le silence. Fasciné depuis la fin des années 70 par « *la manière dont une image exprime un son* », cet artiste américano-suisse, qui vit aujourd'hui entre Londres et New York, a utilisé dans son travail les matériaux les plus divers: disques vinyles, bandes magnétiques, instruments détournés

ou œuvres d'art ayant trait au son. Associé à deux expositions, à Rennes et Genève, cet ouvrage collectif aborde la globalité de sa démarche tout en se focalisant sur un aspect bien particulier: la photographie. Souvent liée au geste compulsif de la collection, cette dernière intervient à la fin des années 80 dans la pratique de Marclay. Images trouvées ou *snapshots* réalisés par lui au gré de voyages et de promenades, les clichés ont en commun ce qu'il appelle « *une qualité sonore* ». Depuis 1990, l'artiste a aussi réalisé plusieurs séries de photogrammes. Images de disques brisés, de bandes magnétiques ou de sillons en gros plans, ces travaux réalisés sans caméra questionnent, plus que d'autres encore, une problématique qui le hante: l'enregistrement, qu'il soit photographique ou phonographique. **MD**
Éditions Les Presses du réel, collection **Mamco / Métiers de l'exposition**.

Films en DVD



AU LOIN DES VILLAGES

Olivier Zuchuat

Les massacres et déplacements de populations au Tchad trouvent peu d'écho dans les médias. Après avoir séjourné deux mois dans le camp où se sont réfugiés les survivants de l'ethnie Dajo, soumis aux exactions des miliciens janjaweds, Olivier Zuchuat rapporte des images et des sons de cinéma qui se démarquent de tout ce que nous offrent les reportages et les informations de la télévision. Le cinéaste renonce à toute voix off pour laisser la parole aux « déplacés ». Il renonce de même à toute image de la guerre, dont la barbarie nous parvient par le seul récit des survivants. En dehors d'un travelling haletant en ouverture qui ne dit rien que l'essence d'une course éperdue et d'un autre travelling qui longe les limites du camp, la caméra privilégie les longs plans-séquences. Olivier Zuchuat filme à distance respectueuse et en s'efforçant de cadrer tout le groupe, celles et ceux qui témoignent. Cette distance laisse toute leur dignité aux victimes qui peuvent développer leur récit dans le temps. L'un élève un tombeau à quarante-six victimes en égrenant leurs noms et prénoms. Un autre fait le récit épique de sa survie ; il croit avoir échappé à la mort grâce à ses grigris, mais ses deux yeux ont été énucléés et l'image donne à voir ses paupières définitivement closes. Aux récits de la guerre restée hors champ s'ajoutent des scènes de la vie quotidienne qui suit son cours : marchandages pour la dot d'une future mariée, rite funéraire, mais aussi, de manière assez surréaliste, kata impeccable d'un karatéka qui a conservé son kimono dans le chaos... Par son refus de tout pathos, le film d'Olivier Zuchuat donne à ce drame tchadien une vraie dimension tragique.

Serge Lachat

— www.auloindesvillages.net
www.artfilm.ch —



NO MORE SMOKE SIGNALS

Fanny Bräuning

Qui n'a pas en mémoire des images du Far West avec ses Indiens et leurs signaux de fumée? C'est probablement ces images que Fanny Bräuning, jeune cinéaste bâloise, est allée chercher. Mais des signaux de fumée, il n'y en a plus! Par contre, il y a une petite station de radio. Radio Kili diffuse pour la tribu des Sioux Lakota des informations susceptibles d'aider qui a besoin d'une bonbonne de gaz, qui a perdu un cheval... Fondée dans les années 70, Radio

Kili demeure le seul lien d'une communauté survivante. Confrontant de splendides paysages et les témoignages de ceux qui animent Radio Kili ou en sont les invités, la cinéaste découvre, et nous avec elle, une réalité désolante : droits des Indiens toujours bafoués, alcoolisme et addictions aux drogues, chômage endémique et pauvreté. Pourtant, la fierté d'être Indien demeure, dans la vie quotidienne, les rituels et les chevauchées commémoratives. Au gré de fragments d'émissions, des témoignages de poètes résistants comme John Trudell, de jeunes rappeurs et de chanteurs traditionnels, grâce aussi à des images d'archives sur le massacre d'Oglala et sur l'emprisonnement de Leonard Peltier, Fanny Bräuning parvient à raconter un peuple en conjuguant subtilement détresse et espoir. Présenté au festival de Locarno en 2008, ce film a reçu le prix du Meilleur documentaire du cinéma suisse en 2009. SL

— Artfilm.ch

Musique



COSINUS

POL

Crucifiée par la politique genevoise de liquidation des espaces alternatifs, la techno calviniste donne pourtant toujours des signes de trépidation. Témoin de cette activité : le dernier disque de POL, DJ qui a fait ses classes dans les squats de la ville, avant de produire un premier album solo baptisé *Sinus*. Son dernier-né se veut plus communautaire puisqu'il offre une tribune aux bidouillages d'une dizaine d'artistes de la scène

genevoise pour une série de remix des pistes de *Sinus*. Bien nommé *Cosinus*, l'album livre une nouvelle fois à l'écoute la matière techno sombre et tellurique de *Sinus*, mais parée de la patte de ses retoucheurs. Celle-ci se révèle parfois un peu lourde à l'image de Plastique de Rêve qui hache menu le tube «*Space*». Plus amusant et délicat, l'ouvrage du songwriter bossa-nova Fauve qui vient greffer voix et guitare sèche sur «*Stupid*». Savamment brouillon, le remix d'Ibn al Rabin dévoile le sautillant «*Selassie*» avec des riffs jouissifs. Chapeau enfin à POL qui retravaille son très beau «*Stars*» à la façon d'un Vangelis atrabilaire. Mais foin des performances individuelles, c'est dans son ensemble qu'on aime *Cosinus*, comme un portrait de famille qui fait la somme de dix ans d'activisme musical.

Sylvain Menétray

Poor Records.



EN BOIS DE CHAIR

Pierre Lautomne

Avec *En bois de chair*, son deuxième album, le chanteur franco-suisse applique l'une des devises vitales de sa prime profession d'arboriculteur : «*Garder les pieds sur terre et la tête dans les étoiles.*» À 43 ans, Lautomne poursuit la mue artistique entamée au fil de ses *Choses premières* (2007) truffées de délicatesses folk-pop. *En bois de chair* respire des airs plus boisés et blues-folk. En quête de l'écorce des âmes, d'atmosphères organiques, de veloutés harmoniques, de mélancolies



ULTIME COSMOS

Lucien Dubuis Trio & Marc Ribot

Si vous êtes sensible au son du cure-dent qui chute sur une guitare, *Ultime cosmos* ne vous est pas directement destiné. Car les stridences de Lucien Dubuis (aux clarinettes basse et contrebasse) jaillissent sans cesse. Sulfureuses, inquiétantes, mais aussi chالوپées. La densité sonore du groupe frappe, comme la matière de son chant puissant. Roman Nowka, bassiste cool et inventif, se permet des digressions aériennes qui pimentent la gravité

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 4^e numéro
11 000 exemplaires

L'équipe du Phare

Les codirecteurs de la publication :
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
La responsable de rédaction : Florence Gaillard
Les graphistes : Jocelyne Fracheboud, assistée de Sophia Mejdoub
La secrétaire de rédaction : Maryse Charlot
Le photographeur :
Alain Touminet, Printmodel, Paris
Les imprimeurs : Deckers&Snoeck, Anvers.

Le journal est composé avec les polices de caractères B-Prohelvetia, Chronicle et Maurea.
Il est imprimé sur Cyclus offset 100 % recyclé.

Dialogue avec les lecteurs

Pour nous communiquer vos remarques, faire paraître une annonce pour vos événements ou recevoir *Le Phare* à votre adresse, contactez-nous :
32 et 38, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris
+33 (0) 1 42 71 44 50
lephare@ccsparis.com

Services

Les livres, disques et DVD présentés dans nos pages MADE IN CH seront disponibles à la librairie du Centre culturel suisse.

Ce journal est aussi disponible en pdf sur www.ccsparis.com/lephare

© *Le Phare*, janvier 2010

ISSN 2101-8170

Centre culturel suisse de Paris

Salle de spectacle

38, rue des Francs-Bourgeois
(au fond du passage)

La bibliothèque de consultation est fermée. Ouverture d'une librairie-café en mai 2010

Renseignements/réservations

ccs@ccsparis.com
T +33 1 42 71 44 50
lu - ve 10h - 12h 30/14h - 18h et sa 14h - 18h

Tout le programme détaillé sur

www.ccsparis.com
et par la **newsletter mensuelle** :
inscrivez-vous : newsletter@ccsparis.com

Ont contribué à ce numéro pour des textes

Alexandre Caldara

Poète, journaliste, il monte des spectacles et a créé un site d'entretiens avec des personnalités qui font l'actualité en Suisse romande, www.les-autres.ch

Mireille Descombes

Journaliste, critique d'art et spécialiste de design et d'architecture pour *L'Hebdo*, elle suit aussi de près l'actualité théâtrale romande.

Sandrine Fabbri

Ancienne journaliste (*Journal de Genève*, *Le Temps*), aujourd'hui traductrice, écrivain et organisatrice de soirées littéraires.

Francis Falceto

Fondateur de la collection *éthiopiennes*, il compte 40 missions en Éthiopie depuis 1985. Auteur de *Abyssinie Swing – Images de la musique éthiopienne moderne* (2002), il a publié divers articles et traduit *Les Nuits d'Addis Abeba*, de Sebat Guèbrè-Egziabêr (Actes Sud, 2004).

Marie-Pierre Genecand

Journaliste, critique de théâtre et de danse pour différents médias romands, entre autres *Radio suisse romande Espace 2* et *Le Temps*.

Florence Grivel

Critique et chroniqueuse d'art, auteur, performeuse, elle anime l'émission *Les Matinales* sur *Espace2*.

Olivier Horner

Journaliste spécialisé en chanson et musiques actuelles, il écrit dans *Le Temps* depuis 2001. Il prépare un livre-anniversaire pour la 35^e édition du Paléo Festival de Nyon.

Matthieu Jaccard

Architecte et historien de l'art, commissaire de la Distinction romande d'architecture 2010.

Serge Lachat

Chroniqueur et critique cinéma pour *Radio suisse romande Espace 2*.

Sylvain Menétray

Journaliste de l'agence Largeur.com, il travaille au deuxième numéro de la revue *Dorade*.

Arnaud Robert

Journaliste pour *Le Temps*, *RSR La Première*, rédacteur en chef de *So Jazz*. Programmateur musical.

Isabelle Rüf

Journaliste et critique littéraire pour *Radio suisse romande Espace 2* et *Le Temps*.

Ont contribué à ce numéro pour des inserts d'artiste

Denis Savary

Établi à Paris et Lausanne, cet artiste né en 1981 réfléchit au rôle de l'auteur, explore l'histoire de l'art, interroge la notion «*d'après*». Son insert dans les pages centrales du *Phare* nourrit une recherche intitulée *Les Mannequins de Corot*, qu'il développe surtout par le biais de visites guidées ou de cours ex cathedra. Celui qu'il met en scène le 24 mars au CCS présente les travaux d'Édouard Gaillot qui, au siècle dernier, consacra sa vie à l'étude de Camille Corot, décelant sa signature (C.O.R.O.T.) dans des œuvres de nombreux artistes dont Daumier et Rodin, et même Michel-Ange ou des sculptures égyptiennes. Denis Savary a exposé au Musée Jenisch (Vevey), au Jeu de Paume et à la galerie Xippas (Paris). Il participe à l'exposition *Wind* (10.04 au 6.06) au Quartier, Centre d'art contemporain de Quimper.

HOIO

HOIO est la première entreprise importatrice de produits provenant de l'île fictive de Santa Lemusa. Située entre l'Atlantique et les Caraïbes, l'île présente des paysages très différenciés : falaises, plages, forêts, montagnes, plaines. Cette richesse se reflète dans ses produits culinaires. Riz ou rhum, haricots bavards ou foie de chamou, tout ce qui pousse, est chassé ou pêché, a un goût particulier et s'accompagne souvent d'une histoire. Depuis sa fondation en juin 2001, HOIO soutient aussi des artistes, auteurs et chercheurs de Santa Lemusa. Les trois numéros du *Phare* qui paraîtront en 2010 comporteront un insert de HOIO. Plus d'infos sur www.hoio.ch

Prochaine programmation

— Du 11 mai au 18 juillet 2010

À *Rebours*, une exposition de Jean-Christophe Ammann avec Martin Eder, Elly Strick, Caro Suerkemper et Christoph Wachter.



Elly Strik, *Purple Passion*, 2001 – 2009. © Peter Cox

— Du 18 septembre au 19 décembre 2010

Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger, *Comment rester fertile?* exposition personnelle.

— Du 29 septembre au 3 octobre 2010

Extra Ball, festival d'arts vivants.

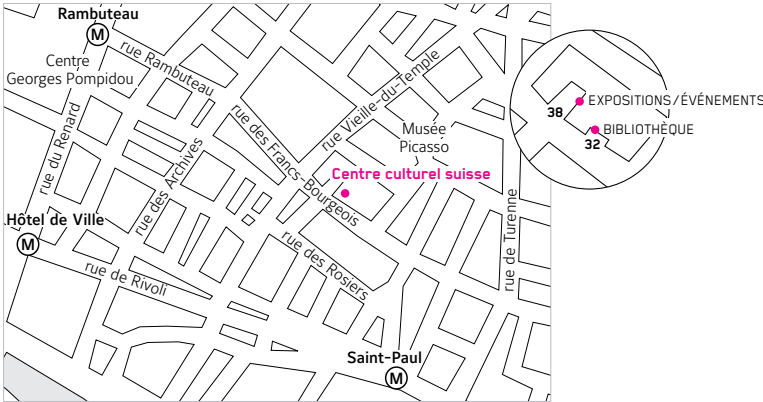
PROGRAMMATION EXTRA-MUROS

— Du 14 au 20 juin 2010

Le CCS est l'institution invitée à Liste 15 – The Young Art Fair, Bâle.

— Du 1^{er} juillet au 8 septembre 2010

Peter Regli, *Reality Hacking* n° 220, projet itinérant dans des festivals et des lieux touristiques en Suisse.



fondation suisse pour la culture

prohelvetia

Les partenaires médias



Santa Lemusa

www.hoio.ch



Santa Lemusa – chiffres et données

Positions	14° nord – 59° ouest
Superficie	348,6 km ² (longeur 33 km, ampleur 12-14 km)
Population	60 689 habitants (août 2000)
Densité	174 habitants par km ² (Port-Louis: 25 469 habitants en 2000)
Langue officielle	français
Monnaie	1 franc Lemusa (FSL) = 100 centimes (1 FSL = approx. 0,90 € ou 1,40 FRS)
Heure	GMT – 03:00 (aussi en été)
Fête nationale	27 juin (déclaration de résistance de 1802)
Structure du pays	6 districts (capitales) 01 = Centre (Port-Louis) 02 = Nord (Les Balcons de la Bandole) 03 = Est (Duvet) 04 = Ouest (Gwosgout) 05 = Centre sud (Sasselin) 06 = Sud (St. Pierre)
Conduite politique	président: Samson Godet cheffe du gouvernement: Céline Apsara affaires étrangères: Adrienne Bruno culture: Barnabé Polyomino

Régime politique
République présidentielle depuis 1902; constitution de 1965 avec amendements; Assemblée nationale constituée de 33 membres, élections tous les 5 ans; élection directe du chef d'État tous les 6 ans (une seule réélection); droit de vote à partir de 18 ans.